



# Bonjour Messieurs...

Comment les Français redécouvrirent le Canada  
lors des fêtes de la commémoration de  
l'arrivée de Jacques Cartier  
à Gaspé



FRANC-NOHAIN

F/ 508.3  
117 12

# Bonjour Messieurs...

Comment les Français redécouvrirent le Canada  
lors des fêtes de la commémoration de  
l'arrivée de Jacques Cartier  
à Gaspé

Comment les Français redécouvrirent le Canada  
lors des fêtes de la commémoration de  
l'arrivée de Jacques Cartier  
à Gaspé



Avant-propos de Damase Potvin

Il a été tiré de cet opuscule  
cinquante (50) exemplaires  
numérotés, sur papier  
"ROLLAND DE LUXE"  
teinté, hors commerce.

74  
L  
6

*Les Éditions du  
"Cri de Québec"*  
*Galerie de la Presse — Parlement*  
*Québec*  
*1935*



**FRANC-NOHAIN**

## UNE LETTRE DE MADAME FRANC-NOHAIN

---

*M. Damase Potoin, éditeur de la présente brochure, ayant demandé à Madame Franc-Nohain l'autorisation de publier les dix lettres que son regretté mari a publiées dans l'«Echo de Paris» sur son voyage au Canada, a reçu la lettre suivante dans laquelle l'épouse distinguée de M. Franc-Nohain, non seulement accorde cette permission mais exprime l'autorisation de l'«Echo de Paris»:*

4 rue D'Anjou, VIII<sup>e</sup>  
Anjou 26-07

Lundi matin, 19 nov. 34

Monsieur

*«Je suis bien émue en lisant votre affectueuse lettre qui me montre combien mon cher mari a su se faire aimer au Canada.*

*«Combien je vous remercie de votre pensée de publier ses articles sur votre beau pays. Il en revenait si heureux et se promettait d'y retourner un été prochain; il vous aimait tous comme de vieux amis! Hélas! tout est fini et il ne me reste que de merveilleux souvenirs et trois enfants bien bons qui ressemblent à leur bien-aimé père.*

*«J'ai obtenu l'autorisation demandée pour la publication des articles parus à l'«Écho de Paris» en septembre et octobre. Je pense que vous avez également arrêté votre choix pour la fable dont vous me parlez. Sa dernière œuvre une «Histoire Sainte» va paraître incessamment et je vous l'enverrai, Monsieur, tout comme mon cher Franc l'aurait fait lui-même avec tant de plaisir.*

*«Dites à tous ceux qui vous entourent et qui l'ont connu toute ma reconnaissance pour l'affectueux souvenir que vous lui gardez et la gratitude de mes enfants.*

*A vous de tout cœur*

M. M. FRANC-NOHAIN

4 rue D'Anjou, PARIS.

## FRANC-NOHAIN AU CANADA

---

*Cette belle après-midi du dimanche, 26 août 1934 ! . . .*

*Le matin, le "CHAMPLAIN", l'un des plus beaux navires assurément qui aient sillonné l'océan, portant le plus distingué des groupes de Français et de Françaises jamais venus de France au Canada, avait quitté Gaspé et longeait la côte sud du Saint-Laurent, si pittoresque, toute verte, piquée de jolies maisonnettes blanches. Un temps de rêve !*

*Au long du pont-promenade du navire, cette après-midi-là, Jean-Marie Turgeon, de l'"Événement", et moi vaguions,—quaerens quem devoret,—cherchant l'interview si cher au journaliste en voyage: et, ce jour-là, parmi ce groupe si tentant de personnages qui représentaient la France politique, intellectuelle, religieuse et sociale, n'avions-nous pas, vraiment, l'embarras du choix? . . .*

*Une idéal . . . Si nous approchions Franc-Nohain, directeur littéraire de l'"Echo de Paris" et dont nous pointons le nom universellement connu sur la liste officielle de la mission nationale française au Canada! . . . Un confrère, quoi! Oui, en effet, si nous l'approchions. . .*

*Mais où est-il? Comment le trouver dans ce vaste labyrinthe que forment les couloirs et les salles à grands revêtements ruraux blancs et or du vaste paquebot. Et puis, nous ne l'avons jamais vu, nous, de Québec, Franc-Nohain! . . . Nous connaissons bien quelques-unes de ses fables, son "Art de Vivre", mais on ne peut pas lire sur le visage d'un inconnu qu'il a écrit des fables, même délicieuses, et qu'il est l'auteur d'un petit chef-d'œuvre d'humour et de très douce philosophie . . .*

*Ah! voici M. Marchandau, président du congrès de langue française qui doit se tenir à Québec, vice-président de la Fédération Nationale des Journaux Français, ancien ministre,—et de nouveau ministre dans le cabinet Flandin au moment où nous écrivons ces lignes,—député, maire de Reims. Nous avons eu le plaisir de le connaître le matin.*

*Nous lui confions l'objet de nos recherches.*

*"Franc-Nohain? . . . Il est au cinéma, dans le grand salon", et, ajoutant avec bonhomie:*

*"Attendez ici, je vais aller vous le chercher . . ."*

Nous nous excusâmes de notre mieux, mais M. Marchandeaup était déjà parti. Trois minutes plus tard, il revenait en compagnie de l'auteur de la "Cité Heureuse", que venaient aussitôt rejoindre sa distinguée épouse et sa délicieuse jeune fille:

"Je m'embêtais au cinéma", nous dit M. Franc-Nohain, "et je vous remercie de m'avoir éveillé..."

Et ce sourire dont nous pouvions percevoir pour la première fois toute la malice !...

Franc-Nohain avait toujours le sourire.

"L'œil narquois", écrivait de lui Maurice Martin du Gard", le sourire plissant des lèvres gourmandes où tremblait son éternelle cigarette, les finesses affluaient à cette physionomie qui pouvait tromper au premier abord et le donner comme un frivole".

Tel il nous apparut alors, à Turgeon et à moi.

Comme nous commençons par le complimenter sur son "Art de Vivre"—il fallait bien commencer par quelque chose,—que nous savions particulièrement connu chez nous...

"Surtout", dit-il, "vous ne m'avez pas attendu pour savoir bien vivre vous-mêmes"...

Nous sommes de pauvres besogneux en journalisme:

"Comment failes-vous donc pour écrire tant de si beaux livres sans tourner le dos au journalisme..."

Encore un peu et nous allions poser à Franc-Nohain la naïve question qu'un Montréalais faisait à Paul Bourget lors de son voyage à Montréal: "Mais à part d'écrire des livres, qu'est-ce que vous faîtes pour vivre..."

Franc-Nohain répond à la nôtre:

"C'est simple: quatre heures de travail par jour. Jamais plus! Quatre heures, vous ne pouvez pas vous imaginer comme c'est énorme! Mais à condition que durant les vingt autres de la journée, on observe et on médite".

Franc-Nohain est en visite au Canada pour la première fois:

"C'est un plaisir que je me paie et que je paie aussi à ma jeune fille. Nous avons avec nous beaucoup de jeunes gens. Marchandeaup a sa jeune fille avec lui: Bordeaux a la sienne. D'autres de nos compagnons ont leurs fils. C'est l'un des plus beaux côtés du voyage. Nous, c'est le passé: eux, c'est la survivance, c'est l'avenir, et ça vous convient... Jacques Cartier a eu une bonne idée de choisir le temps des vacances pour sa première expédition au Canada... Nos enfants en profitent aujourd'hui"...

Puis, *Mon Dieu!* dans une conversation avec un Français instruit qui arrive chez nous que faire à moins que l'on ne parle de "Maria Chapdelaine" . . .

"*Maria Chapdelaine*", je sais", dit l'éternel sourire de Franc-Nohain, "je sais que ce n'est pas tout le Canada. Le livre est un peu amer. Un écrivain de chez vous serait allé s'enfermer dans un port de Bretagne: il aurait observé les mœurs des pêcheurs et il aurait raconté leur vie dans un roman, après quoi l'on aurait dit: "Tout les Français sont des Bretons". Au fond, "*Maria Chapdelaine*" donne une impression aussi erronée, en ce qui vous concerne, que les "arpents de neige" de Voltaire. Seulement, Voltaire écrivait cela avec ironie et Hémon l'a fait avec beaucoup de sympathie. D'ailleurs son livre devait faire partie d'un dyptique. L'auteur est mort sans avoir pu compléter l'œuvre maîtresse de sa vie. Malgré tout, vous pouvez avoir de l'affection pour lui".

M. Franc-Nohain ne peut s'empêcher d'admirer "*Maria Chapdelaine*" malgré qu'il n'ait pas encore réussi à comprendre l'immense succès du livre. Il reconnaît que Grasset lui a fait une savante et habile publicité. Mais évidemment l'auteur n'aurait pas atteint un pareil succès avec quelque chose de médiocre. Il y a aussi cette explication que le volume de Hémon a connu sa popularité en France pendant la guerre. Les lecteurs en avaient assez des récits de carnage. Ce roman pittoresque se déroulant dans un pays neuf, leur parut rafraichissant . . .

Quelques jours après, ce fut à Québec que nous revîmes le bon Franc-Nohain: au congrès de la presse où il joua un bon tour à ses confrères québécois. La première séance de ce congrès se tenait dans la salle du Conseil Législatif à l'Hôtel du Gouvernement. Les textes des discours avaient été remis d'avance aux journaux quotidiens qui furent trop heureux de les publier en primeurs dans leur édition de l'après-midi. Or, Franc-Nohain, à la dernière minute, jeta son manuscrit par dessus bord et improvisa à la place une des plus délicieuses causeries que nous ayons encore entendues sur la littérature dans le journalisme. Le résumé de cette causerie, fut, le lendemain, un regal pour les lecteurs, mais les journaux de la veille avaient manqué le "scoop".

Ce fut la dernière fois que nous vîmes l'auteur de "*l'Art de Vivre*".

En le quittant sur le "*CHAMPLAIN*", M. Franc-Nohain nous avait promis qu'il écrirait dans l'"*Echo de Paris*", une dizaine d'articles sur son voyage au Canada. Il avait déclaré qu'il n'y serait question ni de politique ni d'économie politique: "C'est un voyage de sentiments que nous faisons: nous sommes venus nous asseoir à table pour vous dire que nous vous aimons bien".

*Et toute notre population attendait avec impatience ces articles. Ils parurent, en effet, peu après le retour de leur auteur à Paris.*

*Mais tout le monde, n'a pas l'heur de recevoir l'"Echo de Paris" dans notre province. Ce fut l'"Événement" qui se chargea, le premier, de nous faire déguster ce regal que nous présentait le grand journal parisien. Un peu plus tard, l'"Ordre", de Montréal, reproduisait également les dix lettres de Franc-Nohain.*

*L'"Événement" en était rendu à la publication de la sixième de ces lettres quand une dépêche de la Presse Associée, un matin, annonce la foudroyante nouvelle de la mort de leur sympathique auteur. Heureusement la série était terminée dans le journal parisien. L'"Événement" en compléta la publication quelques jours plus tard.*

*Ces lettres ne sont pas seulement comme une sorte de testament littéraire de Franc-Nohain, mais le premier compte rendu à peu près complet du voyage de la délégation française aux fêtes du quatrième centenaire du Canada. C'est pourquoi, malgré l'abondante diffusion qu'en ont fait l'"Événement" et l'"Ordre" nous avons cru faire plaisir aux très nombreux admirateurs de l'auteur de la "Cité Heureuse" en réunissant ces lettres et en les publiant avec quelques notes sur la vie et l'œuvre de celui dont nous serons heureux d'avoir de cette manière perpétué dans notre pays le très aimable, très vivant et très pieux souvenir.*

DAMASE POTVIN.



## QUELQUES NOTES SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE FRANC-NOHAIN

---

Franc-Nohain, avocat, ancien sous-préfet, poète, fabuliste, librettiste, romancier, historien, mais avant tout journaliste, est mort, à Paris, le 18 octobre 1934, à l'âge de 61 ans, d'une attaque d'appendicite foudroyante. Il était Commandeur de la Légion d'honneur. Croix de Guerre et couronné par l'Académie Française dont il avait obtenu, en 1932, le grand prix de littérature.

Il tenait une des premières places dans le journalisme français et on l'appelait le "Prince de l'Actualité". Il a collaboré, au cours de sa carrière au "Gil Blas", au "Figaro", à la "Revue Blanche", aux "Nouvelles Littéraires". A l'"Echo de Paris", il était chargé de la critique littéraire, de l'actualité et de la critique dramatique.

---

Maurice-Etienne Legrand, dit Franc-Nohain, était né à Corbigny (Nièvre) en 1873. Il débuta dans les lettres par des recueils de vers: "Inattentions et Sollicitudes"; "Flutes"; "Les chansons des Trains et des Gares"; "La Cuisinière Bourgeoise", "Le Dimanche en Famille", tous poèmes rimés en vers libres avec beaucoup de grâce, de verve et de fantaisie, plus tard réunis en un recueil. Il publia ensuite le "Kiosque à Musique"—1922.—Dans les "Cantates" qu'il donnait à des quotidiens, Franc-Nohain commentait les actualités de façon fort plaisante.

---

A la même veine appartiennent: "Fables", 1921, "Nouvelle Fables", 1927; L'"Orphéon, Chœurs et Cantates", 1927... Pour le théâtre, il a écrit: "La Grenouille et le Capucin", 1900; "Vingt Mille Ames", 1901; "L'Heure Espagnole" 1904; "La Belle Eveillée", 1927, "La Marche Indienne", 1927... Aussi, des livrets d'opérettes pour le compositeur Claude Terrasse; "Le Temps des Croisades", 1902; "La Fiancée du Scaphandrier", 1902, toutes ces œuvres en vers.

En prose, il a publié: "Le Pays de l'Instar", 1901; "Jaboune", 1910; "Le Journal de Jaboune", 1914; "Couci-Couca", roman, 1923; "Les Salles d'Attente", 1925; "Le Cabinet de Lecture", deux séries, 1926-27; "Histoire Anecdotique de la Guerre", seize brochures; "L'Art de Vivre", "La Cité Heureuse"; "Fiches d'Histoire Politique Contemporaine", "Le Guide du Bon Sens", "La Vie Amoureuse de Jean de La Fontaine", "Saint Louis" collection des "Grands Cœurs", "Image de saint Louis"? collection des Bonnes Lectures, "Bayard ou la Gentillesse Française..."

Enfin, comme nous l'annonce Madame Franc-Nohain dans la lettre que nous publions en tête de la présente brochure, on publiera ces jours-ci de Franc-Nohain, une "Histoire Sainte".

---

Voici maintenant comment on explique l'origine du pseudonyme sous lequel Franc-Nohain a acquis sa célébrité d'écrivain.

Dans un article au *Figaro*, André Rousseaux raconte que, pendant son jeune âge, le petit Legrand se promenait avec sa bonne sur la route de Donzy, qui suit le Nohain... cours d'eau sans prétention, qui descend gentiment vers la Loire parmi les saules et les herbages où les bœufs nivernais font des taches blanches. Et le pays que ce joli ruisseau arrose est à sa ressemblance: pays de transition entre la fière Bourgogne, toute proche, et la douceur des rives de la Loire... Je crois qu'on pouvait expliquer assez bien le tempérament littéraire de Franc-Nohain par le caractère mélangé de son pays natal; d'une part, l'inclination à la poésie; de l'autre, un esprit ironique et rectificateur qui tenait probablement de la vivacité bourguignonne. Ainsi Franc-Nohain a fait son pseudonyme du nom d'un ruisseau de son pays natal, auquel il a accolé presque toutes les lettres de son grand pays, la France.

---

Franc-Nohain avait un grand projet littéraire en tête. Il s'agissait d'un roman. Il ne s'en était ouvert qu'à peu de gens.

— Le titre en était choisi depuis des années: *L'Enfant du Pays*. On y verrait un homme revenir à la fin de sa vie dans son village natal et regretter les possibilités qui furent les siennes et qui ne se sont pas réalisées. Non, pas un raté. Mais un homme qui a même réussi dans une certaine voie et qui rêve pourtant autour de souvenirs et d'ambitions de jeunesse. C'est Balzac qui apprend un jour qu'une femme l'a jadis aimé et qui, assis sur une pierre de ce coin de terre qui l'a vu jeune, songe à tout ce que pouvait renfermer cet amour...

---

Franc-Nohain n'attendit pas d'être sorti du lycée pour faire de la littérature. Il fut, à Janson-de-Sailly, le camarade d'écoliers qui s'appelaient Pierre Louys et André Gide. Déjà journaliste, le futur Franc-Nohain, qui répondait alors au nom de son état-civil, Maurice Legrand, fonda, avec ses amis une revue de collégiens: *Polache-Revue*. C'est dans cette organe que parurent les premiers vers de l'auteur d'*Aphrodite* et de celui de *L'Immoraliste*.



## FRANC-NOHAIN FABULISTE

---

*Journaliste, conteur, romancier, auteur dramatique, essayiste, Franc-Nohain, restera surtout, sans doute comme un fabuliste. Il écrivait un jour, en réponse à une enquête de "La Renaissance": "Ecrire des fables m'est toujours apparu le plus admirable dérivatif aux pires ennuis: cela est si délicieux de penser qu'il y a "aussi" les bêtes, les plantes, toute la nature inanimée, dont il suffit de savoir écouter et transcrire les confidences — et le vers libre est un si plaisant amusement, une telle musique!"*

*Au cours de cette enquête, vieille de quatorze ans, Henry Bordeaux, Henri Duvernois, disaient leur goût pour les fables de Franc-Nohain: "Il y a place pour un renouveau de la fable. La preuve en sera fournie par un des plus charmants esprits de ce temps, par Franc-Nohain", notait, entre autres, M. Duvernois.*

*Voici l'une de ses fables qui montre sa manière:*

### L'ÉLÉPHANT ET LE PAPILLON

---

*Un éléphant voyait un papillon léger  
Volliger  
A travers la verte prairie:  
L'éléphant, plein de bonhomie,  
Le convie à s'approcher.  
L'aimable courtisan de Flore  
Suspend un instant ses ébats,  
Et, gentiment, demande: — Comment va?—  
A la monture des rajahs  
De Singapore...*

Notre éléphant avait à cœur  
 De ne pas demeurer en reste  
     De politesse  
 Avec son interlocuteur:  
 Il vante l'éclat des couleurs  
 Dont sont recouvertes ses ailes...  
 —C'est bien des ailes que ç'a s'appelle.  
     Et cela c'est...—  
     —Mon corselet...  
     Que je vous montre  
     Aussi ma trompe...—  
 —Votre trompe... mais aussitôt  
 Le pachyderme à un sursaut:  
 Il se fait répéter le mot:  
 Un papillon, une trompe... il se trompe...  
 —Vous dites, mon petit ami,  
 Que vous avez aussi une trompe... Mais-z'ouï!  
 Une trompe, lui... C'est un comble!...  
     Cependant,  
     Dans le même instant,  
     Passe un de ces animalcules  
     Minuscules  
 Que l'on nomme des éphémères.  
 Il aperçoit le papillon, recule,  
 Et se serre contre sa mère:  
 —O ma mère, dit-il, fuyons!...  
 Fuyons ce monstre avec sa trompe gigantesque!...  
 Or celui-là que désigne son geste,  
 Qui cause son extrême émotion,  
 Ce n'est pas l'éléphant qui porte des princesses,  
 A pas pesants, dedans un baldaquin,  
 Mais le papillon, preste, leste,  
 Plus mince et léger qu'Arlequin...  
 On est toujours l'éléphant de quelqu'un.

FRANC-NOHAIN ("Nouvelles Fables")



# POÈMES ET PRESENTIMENTS

Par *Franc-Nohain*

---

Franc-Nohain avait débuté dans les lettres par un volume de vers et je suis sûr que l'on a dû trouver dans les derniers papiers abandonnés sur sa table de travail le brouillon d'une fable. Ecrire des vers était le plus grand plaisir de sa vie. Chaque fois qu'il le pouvait, il revenait à cette poésie si personnelle, si simple et si raffinée à la fois, d'une fantaisie qui avait devancé celle des dessins animés, d'une émotion aussi qui perçait parfois sous l'enjouement.

Nous pensons, en écrivant cela, aux deux longs poèmes qui terminaient son dernier volume de fables. Deux poèmes qu'il avait intitulés, en souvenir du train et des gares qui, jusqu'à la fin de sa vie, lui parlèrent un langage aimé. *Voie descendante et Terminus.*

A travers ces vers mélancoliques, malgré leur humour, et peut-être à cause de lui, c'est avec beaucoup de peine dans le cœur que nous voyons revivre le délicieux écrivain qu'il fut. Il disait :

De monuments, de paysages  
Hâtons-nous à remplir nos yeux;  
Le trésor le plus précieux  
C'est encore un livre d'images.

Et il soupirait d'une manière si charmante :

Je ne porterai plus certains vêtements clairs...

Et soudain, après avoir évoqué son enfance, tous ses chers bonheurs d'autrefois, toutes les joies de sa vie :

Lorsque parfois je me réveille les mains jointes.  
Je pense tout à coup à l'éternel sommeil  
Qui me tiendra un jour, en un geste pareil  
Allongé sur la courte-pointe.

C'est le sujet de *Terminus*:

De mon cabinet de travail  
Des gens entreballent  
La porte,  
Qui regardent, sans avancer, et qui chuchotent;  
Tout est resté disposé de la même sorte  
Que le dernier matin, ou que le dernier soir,  
Où j'étais venu m'asseoir;  
Voici mon fauteuil et ma lampe;  
Suis-je plus là rêvant la main contre ma tempe?  
Tout est pareil, rien n'est changé,  
Du temps où ma présence animait chaque objet;  
Pourquoi s'effrayer, être triste?  
Si tu me vois encore avec l'esprit, j'existe:  
Approche, ne crains pas de renouer le fil.  
Sur mon buvard encor frais, qu'y a-t-il?  
Le dernier mot d'un dernier vers,  
A l'envers,  
Et des bonshommes de profil...

Dans sa chambre, le poète revoit dans les motifs du papier à ramages le visage qu'il y a seul aperçu et qui disparaîtra avec lui:

Que d'images, de même sorte,  
Qui par moi seul ont existé !

Et toute la maison revit dans son souvenir:

C'est par cet escalier que l'on me descendra.  
Que de fois on m'a dit: "Je reconnais ton pas..."  
Quand je montais à toute allure,  
Parce que l'ascenseur (arrêt momentané)  
Ne voulait pas fonctionner...  
Bruit de ma clé dans la serrure...  
Cher escalier de ma maison,  
Tu m'as connu des projets plein la tête,  
Et tu m'as vu rentrer portant, les jours de fête,  
Toutes les fleurs de la saison  
Et ma tarte, ainsi que de raison,  
Cher escalier de ma maison!

.....  
J'ai recours encore une fois  
A tes bons offices, tu vois;

Mais c'est ma dernière sortie  
Et quand on m'aura descendu,  
Je ne te remonterai plus.

.....  
Cependant, escalier et vous, mon cher concierge,  
J'ai peur que ces gens en cortège  
Ne vous donnent quelque souci:  
Il faudra balayer, quand je serai parti —  
Des pétales de chrysanthème,  
Et quelques brindilles de buis  
Pris  
Entre les tringles du tapis . . . .

Il voit même:

Noir et argent, sur les tréteaux pour quoi mettre,  
Au-dessus de la porte ouverte,  
Simplement des initiales  
Comme sur le papier à lettres  
Ou sur les malles ?

Ah! qu'il faut de sérénité et de talent pour imaginer ainsi ce jour  
où il s'en ira à son tour, salué par "les fournisseurs" à qui il souhaite  
du bonheur pour cette rencontre, car:

Rencontrer un enterrement  
Me fut toujours, dès mon jeune âge  
Une espèce de talisman,  
Un message,  
L'annonce favorable, et témoignage et gage,  
De quelque heureux événement . . .

Et voici peut-être le trait le plus émouvant de ce poème, si émou-  
vant aujourd'hui:

"Je ne demande pas que, pendant le trajet  
De l'église au cimetière,  
Aucun, parmi ces gens qui se sont dérangés,  
N'entretienne un voisin de ses futurs projets . . .  
.....  
Je voudrais seulement que, dans votre entretien  
A propos de tout et de rien —  
Oui, c'est tout ce que je demande  
Comme si j'étais encore là,

(Qui sait ? Qui sait ?) pour vous entendre,  
Comme si j'allais encor prendre  
Part à la conversation,  
Oui, mes amis, mes camarades,  
Comme, ensemble, si nous faisons  
Une dernière promenade:  
"Voyons, voyons ?  
Vous disiez donc ?"  
Je ne demande pas qu'il ne soit question  
Que de savoir si j'ai été longtemps malade,  
Si j'ai été vite enlevé:  
Epargnez-moi ces discours fades.  
Je souhaite que vous parliez  
Des sujets qui m'étaient plaisants, familiers,  
Et que vous y mêliez gentiment ma mémoire;  
Si vous avez appris une amusante histoire,  
Contez-là, ajoutant simplement; "Pauvre ami,  
Pauvre ami, comme il en eût ri!..."

Et c'est le dernier pas, la dernière demeure:

Et maintenant nous y voici,  
Nous y voici? — Mais où serai-je  
Quand le dernier parent et le dernier ami  
Dont m'accompagne le cortège  
Se seront éloignés d'ici ?

Où ? Franc-Nohain l'imagine tout d'abord au point de vue terrestre; un endroit bien tel qu'il l'a choisi, vraiment aimable et calme. Mais il craint fort:

Que ces questions de décor  
N'aient pas une même importance  
Que pour ces vivants, pour les morts.

On raisonne sans comprendre que commence là quelque chose sans ressemblance aucune avec l'ancienne existence, comme si demain.

... à l'heure accoutumée,  
J'attendais qu'une voix aimée —  
"Père chéri..."  
"Mon cher mari..." —  
Au matin se fut informée  
Cette nuit, si  
J'ai bien dormi...

Comment relire ces vers à présent sans avoir le cœur serré ?

## LE DERNIER ADIEU À FRANC-NOHAIN

Nous l'avons enseveli par un ciel triste et doux, sous un soleil d'automne aux rayons argentés. C'était une matinée mesurée et sereine, qui semblait commander à notre douleur de rester profonde, comme si la nature eût voulu nous rappeler l'exemple que nous donnait chaque jour notre ami: la vaillance dans le labeur et cette vertu héroïque qui sait placer sur ses pires détresses un front calme, avec pudeur.

La mort nous fait paraître ce que nous sommes. Ce recul de quelques jours, à peine de quelques heures, avait déjà suffi pour donner à Franc-Nohain sa vraie stature d'écrivain et d'homme d'action. Il suffisait de parcourir du regard cette nef de la Madeleine, si majestueuse et si vaste, mais emplie jusqu'aux derniers rangs, pour avoir la révélation de ce que Franc-Nohain avait d'admirateurs et d'amis dans la capitale et dans le pays. *L'Echo de Paris* était là, tout entier rassemblé autour de son Directeur, atteint dans une affection de trente ans. Tous nos amis étaient là, le visage empreint d'une infinie tristesse, avec André Pironneau, Henri de Kerillis, Emile Danthesse, Pierre Ciais, Jean Clair-Guyot, Marcel Hutin, Charles Bonnefon, — les "anciens" de notre famille resserrée par le deuil, — et M. Laurent Sisco, conduisant les services de l'Administration. Mais tout ce qui compte aussi dans la Presse, les Lettres, le Théâtre, le Monde, la Politique était là, rassemblé dans une affliction sincère. L'on pouvait ainsi voir, l'un à côté de l'autre, rapprochés dans un deuil commun, le nouveau ministre de l'Intérieur, M. Marchandeu, et notre glorieux collaborateur, le général de Castelneau. Et, devant l'autel, toutes ces sympathies semblaient se confondre, s'épanouir dans le magnifique hommage que formaient les couronnes innombrables, buisson d'or et de pourpre, de nacre opaline ou violette, d'où s'élevait comme d'une immense cassolette le parfum amer des chrysanthèmes et des lauriers.

Mais les premiers rangs des chaises de drap noir nous offraient, rassemblé, tout ce que peut connaître la douleur humaine. Lorsqu'à 10 h. 30, la lente procession du clergé paroissial, dominée par les flammes jaunes des cierges et par la croix d'argent, eût conduit au pas précautionneux et rythmé des porteurs cette lourde bière qui nous cachait les traits et le corps de notre ami et qu'elle l'eut amené jusqu'au catafalque où la grande croix blanche portait ses initiales F. N. et sa cravate éclatante de la Légion d'honneur, — alors, nous n'osâmes regarder les

créatures, qui, de chaque côté de ce catafalque, les yeux brûlants et la gorge serrée par la montée des sanglots, souffraient: à gauche, ensevelies dans leurs voiles de crêpe, l'épouse et la fille, avec leurs plus proches parents et Mme Henry Simond; à droite, nos amis Jean-Marie Legrand, — le cher *Jaboune* de Franc-Nohain, et, son jeune frère, l'artiste Claude Dauphin, qui connut l'atrocité du devoir professionnel pendant que son père luttait contre la mort, puis l'aîné des enfants de *Jaboune*, Dominique, enfin, MM. Yves Legrand et Adolphe Boschot.

Après la messe des funérailles et l'absoute, après l'orgue, les chants, les soli, la maîtrise, le défilé commença, — et il sembla devoir ne jamais finir, tant cette disparition brutale avait éveillé de compassions et de tristesse. Puis, sous le péristyle, officielles, les voix des discours s'élevèrent, rappelant tout ce qu'avait fait, tout ce qu'avait été Franc-Nohain; mais ici, cet hommage traditionnel était l'hommage du cœur et lorsque, le dernier, notre Directeur s'avança pour lire son discours, si simple, si profondément humain, sa voix n'avait pas sa clarté, sa décision habituelles, et, autour de lui, plus d'un assistant, évoquant le disparu et ses gestes familiers, la cigarette jouant à sa main pendante, dans le grand fauteuil vert du bureau directorial, plus d'un assistant, sachant ce qu'est la perte d'un ami et d'un père, sentait les sanglots lui monter à la gorge et les larmes aux yeux.

... On l'emmena enfin, avec ses seuls intimes, au Père-Lachaise. Comme il l'avait écrit, sa bière descendit précautionneusement les degrés de la Madeleine: *C'est par cet escalier que l'on me descendra...* Mais on aurait en vain cherché, dans cette immense assistance, la dissipation ou les bavardages qu'avec sa souriante indulgence il avait par avance décrits. Pour une fois, cet écrivain si averti s'était trouvé en défaut: il n'y avait que deuil pour ses funérailles. Car voici ce qu'il nous avait demandé en termes humbles et touchants:

*Je voudrais seulement que dans votre entretien,  
Je voudrais que chacun parlât,  
Comme si j'étais encore là,  
Oui, mes amis, mes camarades,  
Comme, ensemble, si nous faisons  
Une dernière promenade...*

Or, nous venons de la faire avec vous, ô notre pauvre et cher Franc-Nohain, cette "dernière promenade". Mais nous l'avons faite le cœur serré et, bien que nous vous sachions auprès de nous, toujours, nous ne pouvons trouver en nous, pour penser à vous, ami au charmant sourire, que des larmes et des sanglots...

CHARLES PICHON

(Dans l'*Écho de Paris*)

## EN REVENANT DU CANADA

---

 “BONJOUR, MESSIEURS!...”
 

---

Nous n'avons pas découvert le Canada, c'était déjà fait.

C'est même, comme on sait, pour célébrer le quatrième centenaire de cette découverte que nous venons de traverser l'Atlantique et de remonter le Saint-Laurent, dans des conditions évidemment moins aventureuses et plus favorables que les héroïques pionniers nos prédécesseurs.

Nous ne bravions guère que le mal de mer, et encore!... Un bateau comme le “Champlain”, sans vouloir causer de peine au capitaine Jacques Cartier, est tellement mieux aménagé que sa “Grande-Hermine”...

Il est exact, cependant, que la traversée fut assez dure et cela précisément parce qu'on avait eu la pensée touchante de nous faire suivre exactement le même trajet que le “découvreur” du Canada: à quelques degrés près, nous eussions, paraît-il, évité deux ou trois jours de “mer agitée” et de “mer houleuse”, qui impressionnèrent désagréablement nombre d'entre nous.

Nous y eûmes, à la vérité, d'autant plus de mérite que, si nous nous étions un peu écartés de cette route marine du navigateur malouin, sauf, sans doute, le savant M. de la Roncière, que nous avons la bonne fortune de posséder à notre bord, et qui connaît les itinéraires de Cartier aussi bien que Cartier lui-même, qui donc s'en serait aperçu?...

Ceux, du moins, qui furent incommodés ont pu se consoler en songeant qu'ils devaient bien ce léger sacrifice à la mémoire de leur fameux et hardi compatriote, et qu'au demeurant Montcalm avait eu, sur la même route, le mal de mer avant eux, qui, “fort fatigué” par le roulis, “ne conseillait à personne de naviguer pour le plaisir”, — mais il ne connaissait pas les paquebots de la Transatlantique...

Aussi bien, toutes ces petites misères n'étaient-elles pas oubliées, et la bonne humeur rétablie avec le beau temps, le soir de la jolie fête improvisée sur le “Champlain”, où, dans le grand salon, on vit un groupe imposant et charmant d'Indiens et d'Indiennes accueillir Jac-

ques Cartier et ses compagnons d'aventure ? Le ciel, cette nuit-là, ne s'était pas déguisé en Scaramouche, mais couleur de lune, aux rayons d'argent . . .

Et ce fut, à l'aube, la merveille de la terre apparue, la même terre qu'avait vue Cartier.

Car c'est bien cela dont ne peuvent manquer de s'émouvoir les moins romanesques des hommes, cette impression de la persistance de la nature et des paysages, baignés, de la même lumière qu'il y a quatre cents ans.

— Ici, nous montrait M. de la Roncière, fixant du doigt un point de la côte, ici, Cartier aperçut le premier Indien.

Nous n'avons pas aperçu d'Indiens, mais des Français, ou qui se souvenaient de l'avoir été, et tel fut bien le miracle escompté et qui dépassa toutes nos espérances.

Qu'était notre voyage, en effet ? Pas un voyage d'études, bien sûr, encore moins un voyage d'affaires, mais un voyage d'amitié.

Ah ! les magnifiques réserves d'amitié que nous avons, non pas découvertes, mais retrouvées là-bas, que nous savions bien qu'existaient mais dont nous n'aurions jamais osé soupçonner la profondeur et l'étendue !

Il en est des peuples comme des individus qui ne peuvent espérer et accomplir de grandes choses que s'ils sont aimés ; et ce que je veux dire tout de suite, en revenant du Canada, c'est que de grands actes et de grands espoirs nous devraient être permis, car je vous assure que les Canadiens nous aiment bien, — pas nous, pas vous ni moi, mais, ce qui est beaucoup mieux, la France.

Seulement, ces réserves d'amitié, maintenant que nous avons constaté qu'elles existent, il importe de ne pas les laisser perdre. Et c'est pourquoi il était excellent que tant de jeunesse se soit trouvée mêlée aux personnages officiels qui avaient été délégués à ces fêtes ; il est excellent que tant d'entre nous aient profité de cette croisière et des vacances pour emmener au Canada leurs fils ou leurs filles.

D'abord, parce que la délégation y gagnait en grâce et en bonne grâce, et le voyage en gaieté. Mais surtout parce qu'il faut que nos enfants se souviennent, qui sont destinés, Dieu merci, à se souvenir plus longtemps que nous.

Lorsque nous avons quitté Trois-Rivières, après un accueil dont je tâcherai de vous retracer plus tard la prodigieuse douceur, un jeune et enthousiaste journaliste trifluvien (ainsi appelle-t-on les habitants de Trois-Rivières) se précipita, au dernier moment, dans le compartiment du train de Montréal, où je venais de m'installer, et, me serrant les deux mains :

— J'ai voulu vous revoir encore, me dit-il, parce que, sans doute, je ne vous reverrai plus jamais . . .

—Il est bien vrai, répliquai-je, il est bien vrai qu'à mon âge...

—Justement ? acquiesça mon jeune confrère, avec tant de cordialité et de gentillesse, que je ne pouvais me formaliser de son empressement...

Justement : et je sais bien qu'il y a eu, pendant notre séjour au Canada, d'admirables témoignages de fidélité française, dont je me souviendrai toute ma vie, — mais "justement", de combien d'années, maintenant et même en comptant largement, ma vie à moi sera-t-elle faite ?

Heureux les frais regards qui se sont posés sur ces scènes, les jeunes cerveaux qui en conserveront les images et auront tout loisir de les méditer longtemps, pour le plus grand bien, dans l'avenir, du Canada et de la France !

Il faudrait avoir le cœur bien sec, — c'est-à-dire, n'est-ce pas, bien peu français, — pour ne pas garder à jamais, entre autres, la surprenante émotion de tous ces avions qui, dès qu'apparut la terre de Cartier, semblaient sortir du ciel tout exprès pour nous jeter des fleurs, tandis qu'autour du "Champlain" tournait cette multitude de barques pavoisées à nos couleurs...

Et, dès que nous eûmes touché le sol, dès que nous pûmes nous promener à nouveau sur la terre ferme, après cinq jours de traversée, d'abord à Charlottetown, dans l'île du Prince-Edouard, puis à la pointe de Gaspé, c'était pour être, à chaque pas, arrêtés dans notre promenade par des braves gens qui se plaçaient devant nous et nous tendaient la main, sans rien dire d'autre qu'un nom, leur nom :

—Leblanc !

—Lajoie !

—ces noms qui attestaient qu'ils étaient venus — et restés — de chez nous.

Faut-il noter que l'un d'eux se présenta ainsi, fièrement, à M. de la Roncière :

—Landru !

Mais celui dont le visage m'est encore présent, ce n'est pas à Gaspé ni à Charlottetown que je l'ai rencontré ; c'est en mer, dans la baie de Gaspé, où le "Champlain" était encore à l'ancre.

Le lendemain de notre arrivée, le lendemain des fêtes gaspéennes et de l'inauguration de la Croix de Cartier, je m'étais levé de grand matin et, seul sur le pont-promenade, j'avais voulu emplir mes yeux du spectacle de cette côte incomparable, que, sans doute, comme disait mon gentil confrère trifluvien, je ne reverrais plus jamais...

Bien entendu, après les illuminations qui s'étaient terminées tard dans la nuit, l'horizon marin était vide, sauf les trois bateaux de guerre que l'on avait envoyés participer avec nous aux cérémonies du qua-

trième centenaire et qui, encore ancrés non loin du "Champlain", profilaient au large leur masse svelte et grise.

Et voici qu'apparut une petite barque, qui semblait plus petite d'être seule, qui s'approcha et se mit à tourner lentement autour du paquebot, comme avaient fait, la veille et la plus grande partie de la nuit, les barques pavoisées et illuminées. Elle était montée par un vieil homme, qui avait mis ses habits des dimanches et qui répétait gravement, agitant son chapeau :

— "Bonjour, messieurs !"

Evidemment, il répétait cela pour lui seul, pour sa satisfaction à lui, puisque, sur le pont du paquebot il n'y avait alors que moi, qu'il ne voyait pas.

Mais, de toute évidence aussi, il s'était dit, quand il avait appris notre venue :

— Il faut que j'aie leur souhaiter le bonjour, à nos "Français" ! . . .

Seulement, il arrivait un peu tard, parce qu'il habitait trop loin, n'importe, il était content, il nous souhaitait le bonjour . . .

Le souhait du vieil homme s'est réalisé : voilà de bonnes journées pour la France !



## LA CROIX DE GASPE

Il faut reprendre le texte même du "Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier en la Terre-Neuve du Canada, dite Nouvelle-France, en l'année 1534":

"Le vingt-quatrième du mois (de juillet)", écrit le capitaine, "nous fîmes faire une croix haute de trente pieds; elle fut faite, en la présence de plusieurs sauvages, sur la pointe de l'entrée du port (de Gaspé), et nous mîmes au milieu un écusson relevé avec trois fleurs de lys; et dessus était écrit en grosses lettres entaillées dans du bois: "Vive le roi de France!" Après nous plantâmes la croix sur ladite pointe en présence des sauvages, et ils la regardèrent fort, tant lorsqu'on la faisait que quand on la plantait. L'ayant levée en haut, nous nous agenouillâmes tous, ayant les mains jointes; nous l'adorions à leur vue et nous leur faisons signe, en regardant et montrant le ciel, que d'icelle dépendait notre rédemption. . . Ils s'en émerveillèrent beaucoup, se tournant entre eux, puis regardant la croix. . ."

Après quatre siècles passés, les Français sont revenus à Gaspé renouveler le geste de Cartier et de ses compagnons. Mais aujourd'hui, la croix de bois est de granit, témoignant que l'âme canadienne est demeurée fidèle à sa foi, fidèle aussi — avec la fermeté du granit — à l'inaltérable souvenir de ses origines françaises.

Il est juste qu'une croix apparaisse ainsi le symbole de cette survivance; comment ignorer que la fidélité française au Canada fut d'abord une fidélité chrétienne, que des prêtres, des missionnaires et des religieuses ont créé vraiment et maintenu le Canada tel quel, lui ont façonné cette âme à la mode de France, qui, encore aujourd'hui, nous accueille?

Beaucoup d'images admirables se presseront dans notre mémoire lorsque nous évoquerons la journée de Gaspé, et d'abord cette fête des couleurs et de la lumière, sous un ciel merveilleux et dans un site incomparable, auquel ne croyez pas que le capitaine Jacques Cartier, tout le premier, ait été jadis insensible. La nature impose ses charmes aux plus rudes d'entre les hommes, et quand on découvre un pays, s'il est "le plus beau qu'il soit possible de voir", — ainsi que Jacques Cartier n'a pas manqué de le noter dans la relation de son voyage, — comment ne pas s'en glorifier et s'en réjouir?

Et il décrivait, en ces termes heureux, cette région bénie:

"Il n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres et où il n'y ait de froment sauvage, qui a l'épi comme le seigle et le grain comme l'avoine;

et des pois aussi épais que s'ils avaient été semés et cultivés; et du raisin blanc et rouge avec la fleur blanche dessus, des fraises, des mûres, des roses rouges et blanches, et autres fleurs de plaisante, douce et agréable odeur. . . ."

Savez-vous que les "pois de Gaspé" sont demeurés les plus recherchés?

Et ces fleurs à la douce odeur, et ces roses rouges et blanches, ce sont elles que les jeunes Gaspésiennes, qui avaient revêtu en notre honneur les ravissants et chatoyants costumes de nos vieilles provinces, Bretonnes, Normandes, Poitevines, ce sont ces fleurs, pareilles à celles qu'avait cueillies Cartier, qu'elles tenaient à pleines brassées, et qu'elles vinrent déposer, en une harmonieuse ordonnance, quatre par quatre, au pied de la croix dévoilée. . .

Oui, le capitaine Jacques Cartier avait bien choisi l'endroit où planter sa croix, et quand les voiles qui la couvraient eurent été enlevés d'un geste pieux, voiles aux couleurs anglaises et françaises, et que, dans le ciel, l'éclatement des fusées joyeuses laissait retomber, en leurs minuscules parachutes, de petits drapeaux français et anglais, au bruit des salves et des cloches, quel spectacle, du haut de ce promontoire avec au premier plan, au pied de la croix comme nous avons dit, le chatoient clair des robes et des coiffes poitevines, normandes et bretonnes; puis, semblait-il, étagés tout exprès pour la joie de nos yeux, le rouge des uniformes du Royal 22e régiment; plus loin, plus bas, l'azur profond de la mer chargée de caravelles et, fermant l'horizon, ces coteaux modérés avec leurs forêts de sapins verts, d'un vert que le Divin peintre avait spécialement pris sur sa palette pour mieux mettre en valeur le bleu de la mer. . .

Cependant, l'image entre toutes inoubliable, la voici: ce sont, précédant le cortège officiel et S. Em. le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, ce sont ces quinze, ces vingt dignitaires de l'Église, NN. SS. les évêques de Mont-Laurier, de Chicoutimi, de Trois-Rivières, de Haileybury, de Saint-Hyacinthe, de Rimouski, — et le recteur de l'Université Laval, et les curés des basiliques insignes, — qui, lentement, majestueusement, dans tout l'éclat de leurs vêtements sacerdotaux, s'avancent au milieu des acclamations populaires, et tous ces visages tendus vers eux, confiants et fidèles, ces visages parmi lesquels nous reconnaissons, vraiment pareils, tant de visages énergiques et fins, qui sont les propres visages des paysans de chez nous.

Alors, nous avons pris conscience de la force agissante du clergé dans ce pays, au pied de cette croix qui nous domine. Et nous avons mesuré la folie de ces Français qui, méconnaissant, répudiant le rôle millénaire de la France, ont voulu lui prêter ce masque anticlérical sous lequel, il faut avoir le courage de le dire, beaucoup, et même au Canada, continuaient à s'attrister de voir notre pays si fâcheusement, déplora-

blement et mensongèrement travesti; les informations, au loin, sont toujours des informations à retardement; et beaucoup de Canadiens n'en étaient-ils pas demeurés, hélas! à la France de M. Combes?

Le ministre d'esprit large, intelligent et hardi, que le gouvernement français avait si heureusement chargé de montrer aux Canadiens la figure exacte de la France actuelle, M. Flandin, au pied de la croix et sous le ciel de Gaspé, a tout de suite assaini l'atmosphère, dissipé ces vilains nuages.

Il convient d'insister sur les nobles et courageuses paroles de ce ministre républicain; recherchant quelle force avait animé ces huit mille Français, les premiers colons, dont procèdent les trois millions d'Acadiens et de Canadiens-Français actuellement vivants, M. Flandin n'a pas craint de proclamer, dans un très beau mouvement d'éloquence:

"Reconnaissons en toute objectivité les forces de l'idéal chrétien. Quand ils se sentaient abandonnés de tout et de tous, ils entretenaient en eux cette flamme qui éclairait leur mission humaine, le service de Dieu. Leur religion héritée de leurs pères s'exprimait dans la langue de leurs prières et ils ne voulaient pas en changer... La vie pour chacun de nous commence par une chanson et finit dans une prière. Nos mères et les vôtres nous ont chanté au premier jour, et nos fils nous réciteront, à notre dernière heure, les mêmes oraisons."

Oui, je sais, et vous l'avez remarqué comme moi: M. Flandin a eu cette prudence ou cette malice de ne parler ici qu'"en toute objectivité"; il n'a pas cru pouvoir se dispenser de cette réserve empruntée au jargon parlementaire.

Il n'en reste pas moins que, pour la première fois depuis bien longtemps, le mot "Dieu" figure dans un texte officiel et ministériel: que diront les fabricants de manuels scolaires, dont le zèle laïque s'applique à proscrire ce même mot, le plus grand de tous, des livres de classe, comme particulièrement dangereux et attentatoire à une saine et nécessaire neutralité?

Et vous savez aussi que, sur la proposition de M. Flandin, le gouvernement de la République a fait le cardinal Villeneuve grand'croix de la Légion d'honneur.

Le cardinal a trouvé, à cette occasion, une bien jolie et touchante formule de remerciement:

"Je recueille l'honneur", a déclaré le primat de l'Église canadienne, "je vous le paierai en amour!"

Cet amour entre les Canadiens et nous, voilà donc achevé, Dieu merci, le désolant malentendu qui a trop longtemps risqué de le compromettre. Et j'espère bien que l'on cessera de considérer la France, fille aînée de l'Église, comme une fille qui a mal tourné...

On a beaucoup parlé du "miracle canadien": si la foi religieuse que nous avons apportée il y a quatre cents ans au Canada, ainsi qu'en témoigne la croix de Gaspé, si le Canada, aujourd'hui, pouvait nous la rendre, ne serait-ce pas là le vrai miracle?

## LES JOURNALISTES À QUÉBEC

Je n'oublie pas que j'étais rapporteur au congrès de la Presse française, à Québec, et je serais bien ingrat si je ne disais tout d'abord avec quel empressement et quelles sympathies nous avons été reçus et fêtés par nos aimables confrères canadiens.

Un congrès, n'est-ce pas, c'est d'abord un banquet: ce furent, même, deux banquets où, mieux, deux déjeuners que marquèrent la cordialité la plus charmante et surtout un nombre de discours extrêmement réduit, presque insignifiant, — trois ou quatre au plus, — alors que la moyenne, dans les autres repas, officiels et bi-quotidiens, ne s'éloignait guère de dix-sept ou dix-huit.

Il est vrai que nous avions fait les discours avant, puisque c'est en sortant de la salle du Parlement, imposante et sévère, où je me souviendrai ainsi, non sans fierté, d'avoir disserté des relations de la littérature et de la presse, c'est en quittant la tribune que nous nous mettions à table, soucieux alors d'une nourriture bien gagnée et plus substantielle que l'éloquence. . .

Car vous entendez bien que tous à ce congrès, tant journalistes français que journalistes canadiens, nous avons tous été très éloquents: nous étions là pour ça. . .

Je ne puis que saluer ici, en bloc tous les orateurs, mais je voudrais cependant insister sur l'un des rapports présentés, celui de M. Olivar Asselin, directeur de l'"Ordre", qui traita des "relations de la presse canadienne et de la presse française". Il le fit avec l'esprit et, aussi, avec l'indépendance d'esprit qui, là-bas, l'ont rendu célèbre.

M. Asselin a donc proclamé que, de part et d'autre, une connaissance plus complète de l'autre France n'aurait pas invariablement pour effet d'accorder en tout nos manières de voir, mais nous pénétrerait d'une estime mutuelle qui ne saurait que profiter aux relations professionnelles et culturelles de nos deux pays. Et il ajoutait:

— "Nous avons assez souvent parlé sottement de votre pays pour pouvoir constater ici que vos principaux journaux d'information ou d'opinion ne parlent pas toujours sévèrement du nôtre."

Un contact plus étroit avec le Canada serait utile à la presse française: pour son information; — pour sa propre diffusion et celle de la

culture française; — pour la défense politique de la France; et, sur ce dernier point, le plus grave, M. Asselin indique justement quelles déformations les événements politiques d'Europe sont exposés à subir en passant par les agences d'information anglaises et américaines: première déformation, souvent tendancieuse, à la source même de la nouvelle; deuxième déformation, du fait de la traduction, — *tradutton, traditon*, — puisque la nouvelle arrive en anglais au journal canadien qui devra la traduire en français pour l'utiliser.

A la presse canadienne, également, un contact plus étroit avec la France serait utile; pour son information; — pour sa formation linguistique, grammaticale et littéraire (mais ici M. Asselin ne se fait-il pas, en ce qui nous concerne, quelques trop flatteuses illusions?); — pour son émancipation intellectuelle: "Vous aurez d'autant plus d'empire sur notre peuple, par l'entremise de vos journaux, que vous saurez suivre la ligne traditionnelle, les normes historiques de l'esprit français."

Et après avoir préconisé tout un système d'échanges et une réduction, à mon gré parfaitement légitime et souhaitable, des droits de reproduction ordinaires en faveur de la presse canadienne, M. Asselin nous invitait à l'"effort de compréhension" nécessaire pour réaliser ses intéressantes suggestions:

— "Au cours de votre bref voyage, nous conseillait-il, efforcez-vous de tout observer objectivement; ne vous attachez pas trop à vos idées préconçues sur notre langue, sur notre accent, sur notre amour des institutions britanniques, sur notre foi religieuse, sur notre prolificité. Etudiez par vous-mêmes les désastreux effets de la civilisation américaine sur nos mœurs, de l'anglais sur notre langue, notre esprit. Ce que vous n'aimerez pas chez nous, cherchez-en la cause dans les circonstances plutôt que dans notre volonté."

Et de conclure bravement, généreusement:

"— Ne nous flattez pas; nous commençons à préférer la vérité aux mensongères flatteries des cabotins. Par votre sens critique, votre goût de la vérité, aidez-nous à faire triompher la seule manière que nous ayons de rester des civilisés: rester Français."

Soyons donc francs, puisque M. Olivar Asselin nous y invite. J'ai dit que les journalistes canadiens étaient les confrères les plus aimables qui soient, et leur organisation matérielle, l'aménagement de leurs imprimeries et de leurs journaux, nous ont émerveillés.

Le "Soleil", de Québec, que le lieutenant-colonel Gagnon dirige avec une autorité et une compétence si remarquables, possède une installation que beaucoup de grands journaux français lui pourraient envier; et la "Presse", de Montréal, où l'hon. P. R. du Tremblay nous a reçus avec tant de courtoise magnificence, paraissait sur vingt-huit

pages, moins de deux heures après notre réception dont elle publiait sur cinq colonnes une photographie panoramique. . .

Vingt-huit pages? Mais, le samedi suivant, la même "Presse" en avait soixante.

Dirai-je, — et ce n'est pas par envie, — qu'une telle débauche de papier nous effare un peu?

Car ce n'est pas tout de publier soixante pages, il faut les remplir.

C'est ici qu'intervient cette "publicité américaine", dont nous ne pouvons nous faire une idée, pour ce qu'elle va à l'encontre de notre façon même de concevoir la publicité: chez nous, un industriel, un commerçant établissent leur budget de publicité en fonctions de leur industrie, de leur commerce; là-bas, on commence par la publicité, et l'on ne se préoccupe qu'après de ce que l'on se propose de fabriquer ou de vendre. . .

Mais comme l'on ne peut publier, tout de même, soixante pages de publicité, on "bourre" avec des informations de toute nature, qui vont jusqu'aux portraits des jeunes filles reçues à leurs examens et les réceptions, et aussi les "funérailles": dans l'"argot journalistique" de nos confrères canadiens, on "justifie avec une funéraille". . .

Et tout cela se présente, il faut bien le dire, textes et clichés, dans un étrange tohu-bohu, les articles suivant les nécessités de la mise en pages, coupés au milieu d'une phrase, parfois au milieu d'un mot, et renvoyés à la page 17, d'où l'on vous renvoie à la page 32, puis à la page 45. . .

A un tel régime, — j'en avise charitablement Ciaï et Désirat, nos chers et excellents secrétaire de rédaction et chef d'informations, — il paraît qu'un chef d'informations, pas plus qu'un secrétaire de rédaction ne peuvent "tenir" plus de trois ans. . .

C'est précisément en réaction contre ces méthodes que M. Asselin a créé "l'Ordre", qui n'a que quatre pages et pas de publicité: "l'Ordre", c'est-à-dire tout un programme, qui était aussi un parti, celui du "Devoir", où M. Georges Pelletier, qui est l'affabilité même, tâche, en huit pages, à donner à ses lecteurs quelques articles de doctrine, ceux, notamment, de son excellent rédacteur en chef, M. Omer Héroux. (1)

---

(1) A propos de ce passage, M. Franc Nohain publiait en post scriptum à la fin d'une de ses dernières lettres, la note suivante:

*P. S.—Par une attention délicate à l'adresse de nos confrères canadiens, mon article sur "les Journalistes à Québec" renfermait un certain nombre de coquilles destinées à leur montrer, j'imagine, que nos journaux de Paris n'en sont pas exempts. Je ne parle pas de ces grossières fautes typographiques, que "les lecteurs rectifient d'eux-mêmes", comme tradutton, traditon..... (!)" pour traduttore, traditore..... Mais, en dépit*

Comme on voudrait que l'habile et audacieuse tentative de M. Asselin eût une pleine réussite!...

J'ai eu l'occasion, dans mon rapport au Congrès, d'insister sur ce que "la presse de chaque pays doit être conforme au génie de ce pays".

Or j'ai l'impression que la presse canadienne, trop américanisée, ne reflète pas le vrai visage du Canada, celui, du moins, où nous nous plaisons à rechercher des traits de la famille communs avec nous: modération française, goût et clarté, mesure et méthode.

"—Nous voulons, disais-je en terminant mon rapport au Congrès de Québec, nous voulons qu'il en soit du journal français comme de tout ce que s'applique à produire la France, qu'il ait, lui aussi, à sa manière, la marque de tout ce qui vient de chez nous: la qualité".

Nous voudrions, également, dans notre amitié égoïste, qu'il en fût de même du journal français-canadien.



---

*d'une philosophie acquise par quarante années de journalisme, je veux réparer au moins deux erreurs qui faussent la pensée de M. Olivar Asselin, auprès de qui je m'excuse: "Nous avons assez souvent parlé sottement de votre pays, avait-il écrit dans le texte que j'ai cité, pour pouvoir constater ici que vos principaux journaux ne parlent pas toujours sensément des nôtres", — sensément et non sévèrement. Et quand, moi-même, j'ai souligné que le titre du journal de M. Asselin, l'ORDRE, était "tout un programme", déjà, "en partie". celui du DEVOIR, le journal de M. Pelletier, cela n'avait aucun rapport avec ce "parti" dont les Canadiens auront lu ici avec surprise la formation nouvelle et singulière: l'ORDRE, c'est-à-dire tout un programme, aussi un parti, celui du DEVOIR".....*

De minimis..... (et non pas, de grâce, de minimon.....).—F.-N.

## LA CHASSE, LA PÊCHE ET LA POLITIQUE

M. le ministre Flandin ne pouvait être mieux assuré de s'attirer la sympathie des Canadiens qu'en usant, comme il l'a fait, d'un "battement" entre deux cérémonies officielles, pour aller pêcher la truite dans les Laurentides.

A la vérité, ainsi qu'il le confessa lui-même en toute modestie, M. Flandin n'a pris qu'une truite de deux livres; mais l'intention y était, et ne suffisait-il pas qu'il eût affirmé ainsi ce goût de la pêche commun à tout le Canada?

Le goût de la pêche et celui de la chasse: les Canadiens ne sont pas moins grands chasseurs que grands pêcheurs, et qui vont chasser l'original, — cet élan aux formidables ramures, — comme nous allons tirer des lapins. . .

Nous n'avons pas manqué de nous rendre au Zoo, que l'on est en train depuis deux ans, de construire dans la banlieue de Québec, et dont les Québécois ne sont pas médiocrement fiers; c'est qu'on s'est appliqué à ne réunir là que des spécimens de la faune essentiellement canadienne, et il y a, certes, de quoi remplir un important jardin zoologique, avec les ours de la montagne, et l'original, bien entendu, sans oublier certains loups, qui ont l'air de terriblement s'ennuyer (mais c'est bien leur tour), et des petits renards argentés à l'œil mélancolique et aussi des ratons-laveurs, et des écureuils qui font tourner sans arrêt leur cage mobile, comme si ce sport les amusait réellement, — mais peut-être, après tout, les amuse-t-il?

Cependant, depuis que j'ai vu les écureuils qui courent derrière les promeneurs du Central-Park, à New-York, pour leur demander des noisettes, les écureuils en cage du Zoo de Québec m'étonnent moins.

Comme il est utile de voyager et de se rendre compte par soi-même de ce qui peut nous intéresser dans un voyage! . . .

Quand on me parlait de New-York, on m'en signalait bien les gratte-ciel, et le quartier chinois, et le quartier nègre, et la frénésie de Broadway; mais on ne m'avait jamais dit qu'il y avait des écureuils new-yorkais qui rivalisaient d'effronterie et de gentillesse avec nos moineaux parisiens, et pour qui je suis disposé à donner tous les gratte-

ciel du monde, y compris celui proche de la Cinquième avenue, ne haut duquel son propriétaire, décoré par le gouvernement français, qui n'avait pas décoré un ingrat, a figuré, à même le mur, en pierre de couleur, une gigantesque croix de la Légion d'honneur. . .

Pour en revenir aux Canadiens, le cœur, partagé entre la pêche et la chasse, connaît une troisième passion non moins impérieuse: la politique.

Les Canadiens adorent la politique et l'éloquence, qui en est l'accompagnement ordinaire: car on ne conçoit guère une politique qui serait muette, d'autant que les idées politiques éclosent, pour le plus grand nombre, en parlant.

J'ai pu apprécier l'éloquence canadienne, et ayant entendu, au cours de tant de banquets et d'inaugurations de plaques, de ponts, de monuments, que sais-je? ayant entendu beaucoup d'orateurs, je m'empresse de déclarer que tous, ou presque tous, m'ont paru excellents.

Mais la politique, au Canada, me semble pour le passant, — et je n'étais qu'un passant, — plus compliquée et malaisée à comprendre.

C'est que, d'abord, la grande division entre conservateurs et libéraux ne correspond ici exactement, ni à un programme libéral ni à un programme conservateur. Au juste, ce sont moins des partis qui s'affrontent que des clientèles, moins des programmes que des personnalités.

Pensez que l'honorable premier ministre actuel, M. Taschereau, est un "rouge"!

J'ai entendu M. Pierre Bertrand, à la sortie du Parlement, comme son ami M. Maurice Dupré, solliciteur général du Dominion, s'informait de Mme Bertrand:

—C'est elle qui est là-bas, avec un manteau rouge! . . .

Et, se tournant vers l'honorable M. Taschereau, qu'accompagnait le solliciteur général:

—C'est pour vous être agréable monsieur le ministre!

M. Pierre Bertrand est un des députés de l'opposition, qui n'en compte pas plus de onze pour toute la province de Québec. C'est dire qu'il est conservateur; mais il est aussi "démagogue"; dix mille ouvriers du faubourg Saint-Sauveur se groupent à la voix de Pierre Bertrand, — le vieux Pitt, comme on l'appelle, cordialement et familièrement, — qui est, lui aussi, un ancien ouvrier, un des trois députés ouvriers du Parlement.

Avouez qu'il y a là de quoi troubler les habitudes de notre terminologie parlementaire: député ouvrier, démagogue et conservateur!

Je m'étais trouvé voisin de table de M. Pierre Bertrand au magnifique dîner offert par la Compagnie Transatlantique, à bord du Champlain, avant que le paquebot qui nous avait amenés ne quittât Québec pour New-York.

A la différence de la plupart des députés ouvriers de chez nous, le vieux Pitt ne portait ni l'habit, ni le smoking, mais une vaste et confortable redingote, avec une chaîne de montre "à la propriétaire", barrant son gilet.

Tout de suite, nous avons sympathisé, tant je retrouvais, chez cet homme robuste et simple, la malice et le bon sens des braves gens de France.

J'appris qu'il avait failli être maire de Québec, mais qu'à l'archevêché, on avait préféré un homme qui eût plus d'instruction, un professeur...

Tout de même, le professeur n'avait triomphé qu'à une majorité assez faible, et l'autre parlait de son échec sans ombre de mauvaise humeur...

—Pourtant, vous êtes bien avec Son Éminence le cardinal-archevêque, monsieur le député?

C'est lui, le cardinal, qui présidait ce dîner du *Champlain*, et j'avais remarqué, à la fin de son très beau discours, que mon voisin n'avait pas été des derniers, ni des moins empressés, à l'applaudir.

—Je suis conservateur et catholique, me répondit finement l'ouvrier démagogue.

Je vous le répète, j'étais assez troublé; quand au moment de nous séparer, M. Pierre Bertrand m'invita, si j'en avais le loisir, à l'aller voir le lendemain:

—Et, me dit-il, je vous communiquerai mon "livre de famille".

J'ai pu, le lendemain, prendre connaissance du livre de famille de M. Pierre Bertrand, — et alors, j'ai tout compris...

Guillaume Bertrand, l'ancêtre, émigra de France au Canada en 1663 et se fixa à Québec. Il était originaire de Sainte-Marie, dans l'évêché de la Rochelle. Les recensements de 1666 et 1667 nous le rapportent établi "dans la maison du sieur d'Auteuil, procureur général et maître d'hôtel ordinaire du roi, et en faisant partie".

En 1671, à l'âge de trente ans, il épousa Marguerite Ferron, originaire de Saint-Vaast, évêché de Cambrai (acte de mariage dans les registres de la basilique de Québec, à la date du 12 octobre 1671).

Aussitôt après leur mariage, ils vont "se fixer sur une ferme, à la Pointe-aux-Trembles", où ils passèrent toute leur vie, et où leur famille est toujours demeurée depuis cette date, "se répandant" seulement lorsqu'elle sera devenue trop nombreuse sur les paroisses environnantes, jusqu'à Cap-Santé.

Le recensement de 1681 rapporte:

"Guillaume Bertrand, 40 ans; Marguerite Ferron, sa femme, 40 ans; enfants: Jean-François; 9 ans; Madeleine, 7 ans; Marguerite, 5 ans; Angélique, 2 ans; un fusil; dix bêtes à cornes; dix arpents en valeur".

Jean-François se marie à vingt-quatre ans; il a onze enfants, et son deuxième fils, Joseph, en aura douze.

C'est un de ses petits-fils, Pierre, fils de son cadet Augustin, qui, le premier, quittera Cap-Santé et viendra résider, comme ouvrier boucher, à Québec.

Pierre, fils de Pierre, sera ouvrier charpentier.

Et c'est un fils de l'ouvrier charpentier, prénommé Pierre comme son père et comme son grand-père, c'est Pierre Bertrand, ouvrier cordonnier, qui siège aujourd'hui comme député au Parlement de la province de Québec, où sa famille est établie depuis deux cent soixante et onze ans: on serait conservateur à moins. . .



## ARC-EN-CIEL SUR LE SAINT-LAURENT

La Seine aussi, ça n'est pas mal et je ne tairai point notre joie émue à la revoir, au retour, à revoir, entre le Havre et Paris, la grâce et la douceur de ses rives, ses courbes molles et apaisées. . .

Mais le Saint-Laurent, quelle magnificence! Le Saint-Laurent! . . . Notre enfance n'a-t-elle pas été bercée par le rêve de ces grands fleuves d'Amérique, dont on nous disait le lointain prodige, le Saint-Laurent n'allait-il pas de pair, dans notre mémoire émerveillée et notre imagination, avec le Mississipi, avec le Niagara! . . .

Et le voici, que nous nous apprêtons à longer presque constamment, en automobile, de Québec, à Trois-Rivières, si large que c'est à peine si, d'un bord, nous apercevons l'autre, par delà les gros bateaux qui remontent et descendent son cours opulent.

Ici encore la lumière est incomparable, et la couleur des eaux chante sous nos yeux sa précieuse symphonie, rehaussée par la masse profonde des forêts.

Entre ces eaux et ces forêts, comme nous nous sentons loin! . . . C'est que leurs proportions nous dépassent, accoutumés à l'ordonnance d'un pays façonné à notre mesure.

Nous nous sentons loin, et alors quel est ce spectacle étonnant? Dans les petits villages que nous traversons, partout des souhaits de bienvenue, des inscriptions françaises, et, mieux, — car ceci n'est plus l'attention d'un jour, — des enseignes et des noms français au-dessus des portes: cette auberge s'appelle "Sous les Erables", et cette autre "Doux Repos", — et, dans cette boutique accueillante, on nous donne cet avertissement séduisant: "Ici, on fume le jambon".

Toutes ces maisons, et toutes ces modestes boutiques, ont été garnies, du haut en bas, d'oriflammes, de pavillons, de petits drapeaux aux couleurs de France. Notez que, pressés par l'horaire impitoyable et surabondant, nous ne devons, nous ne pouvons nous arrêter nulle part; et ceux-là savaient bien, que nous ne nous arrêterions pas, que nos voitures passeraient vite: n'importe, ils ont pavoisé avec soin, avec amour, pour ces Français qui allaient passer, et aussi un peu, j'imagine, pour leur propre plaisir, pour le plaisir d'orner leurs demeures,

ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, avec des drapeaux français. . .

Oui, pas une maison qui n'ait arboré des drapeaux français, même telle maison isolée, abandonnée sur le chemin, car nous ne sommes pas dans nos campagnes et nos paysages complaisants et cordiaux, où les maisons ne serrent les unes les autres, comme des amis qui se rendent à une fête; les villages sont espacés et les agglomérations assez rares: c'est si grand! . . .

Mais dites-vous qu'il n'est foyer éloigné, demeure perdue, où des cœurs n'aient, ce jour-là, battu pour nous! . . .

Elles sont bien sympathiques et plaisantes, ces habitations canadiennes, avec, chacune, sa terrasse de bois, où les habitants se pressaient pour nous saluer au passage, vieilles gens et enfants, ces derniers surtout — car, où que l'on aille, où que l'on soit, au Canada, il n'y a pas une terrasse de maison qui ne vous offre comme une parure, comme on garnit ses murs de glycine ou de chèvrefeuille, toute une ribambelle d'enfants.

La force du Canada, ce sont ses enfants; son charme, aussi, car j'ai rarement vu, ailleurs, si jolis enfants et si sages, dans les petits chariots qu'ils poussent ou qu'ils traînent, dans les fauteuils où ils se balancent: tout le monde s'y balance, en effet, sur ces terrasses, et pas seulement les enfants, les grandes personnes, les vieilles gens, — après huit jours de traversée et de roulis, la persistance d'un semblable goût nous paraît un peu surprenante, — oui, tous, sur ces terrasses, dans leurs fauteuils à balançoire, semblent s'entraîner pour une traversée ou s'en donner l'illusion: l'illusion qu'ils voguent vers la France? . . .

Je tiens à insister, pour mes petits-fils, sur ce que ces petits Canadiens sont extrêmement bien élevés; ils jouent gentiment sans "faire les bêtes", sans pousser des cris ni se bousculer.

Il est vrai qu'il n'est pays au monde où ils paraissent autant choyés, avec, dans les villes, ces parcs d'amusement qui leur sont réservés, où on peut les laisser, les jours de vacances, en toute sécurité, sous la surveillance d'un garde débonnaire, qui s'occupe à pousser lui-même les balançoires, — toujours des balançoires! — au lieu de faire la grosse voix s'ils marchent sur la bordure d'une pelouse.

Et je me rappelle, dans une rue de Québec, cet ouvrier rentrant de son travail avec une longue échelle posée à plat sur une charrette à bras, et tous ces enfants qui s'étaient juchés le long de l'échelle, un par échelon, comme des moineaux, — et l'ouvrier traînait le tout, charrette, échelle et enfants, avec complaisance. . .

Oui, et l'on ne nous avait pas trompés, le Canada est bien le pays des enfants. Est-il aussi, comme nous ne nous faisons pas faute de le répéter, le "pays de Maria Chapdelaine"?

Certes, sans même pénétrer jusqu'aux lacs et dans les forêts, nous avons vu de ces fermes modestes, un peu sauvages, dont on se rend compte que les habitants ont dû peiner durement pour déboiser et défricher alentour, pour créer, de leurs mains, ce champs, ce pré, ces terrains d'habitation et de culture.

Mais cela, ce n'est qu'un aspect, un tout petit aspect, et très limité et spécial, du Canada, et, si hâtive et sommaire qu'ait été notre promenade, tant d'autres aspects différents nous sautaient aux yeux!

Appeler le Canada tout entier "le pays de Maria Chapdelaine", n'est-ce pas un peu comme si l'on voulait prétendre que Marie, la touchante héroïne du fameux poème de Brizeux, représente toutes les Françaises, y compris les Parisiennes? N'est-ce pas comme si, pour désigner la France, on l'appelait "le pays de Mireille" ?

Ceci n'enlève rien à l'enchantement de Mireille pas plus qu'au charme de Maria Chapdelaine; mais il est sensible que la vie française ne s'écoule pas tout entière à la mode provençale, pas plus que tous les Canadiens ne mènent l'existence des habitants de ces paroisses que l'on découvre par delà le lac Saint-Jean.

Rendez-vous compte que cette existence même de Maria Chapdelaine et de sa famille s'est trouvée, ces années dernières, singulièrement bouleversée par la T. S. F. qui, jusque dans les habitations les plus éloignées, apporte maintenant des musiques et des voix réconfortantes, hier encore, au cours de ces fêtes, la voix de M. Flandin, de M. Charléty, ou de M. Henry Bordeaux, pour ne pas citer tous les autres; mais ces trois là, le ministre, le recteur et l'académicien, ne parlaient-ils pas (et qui l'eût fait mieux qu'eux?), officiellement, au nom de tous les Français ?

Si Maria Chapdelaine a entendu M. Henry Bordeaux, elle a dû comprendre tout de suite, car elle est fine, que M. Bordeaux ne pouvait manquer, dans un prochain roman, de lui donner une sœur, — toutes les Canadiennes, qui sont ses grandes lectrices et admiratrices, l'en ont prié, — mais qui ne sera pas confinée, celle-là, dans une étroite et rude paroisse, qui connaîtra Québec, Montréal, et les romans de M. Henry Bordeaux . . .

Je souhaiterais, notamment, que Maria Chapdelaine eût entendu le joli discours que M. Henry Bordeaux a prononcé à l'inauguration du pont de Montréal, un pont sur le Saint-Laurent, naturellement, et qui, naturellement aussi, s'appellera désormais le pont Jacques-Cartier.

La cérémonie avait débuté par un lâcher de pigeons, et, quand M. Bordeaux commença de parler, l'un de ces pigeons vint se poser sur le pupitre de l'orateur, où il demeura obstinément tant que dura son discours, après quoi, il s'envola, comme s'il n'y avait eu vraiment que le discours de M. Bordeaux qui l'intéressât, — et l'on ne saurait cependant accuser ce pigeon de calcul ni de flatterie, qui n'est assuré-

ment candidat ni à un fauteuil ni à un laurier académiques; non, c'est M. Bordeaux et sa voix qui lui plaisaient, à ce pigeon: et ne devions-nous pas noter pour l'histoire que l'écrivain qui a si fortement et subtilement pénétré l'œuvre de son compatriote saint François de Sales, agit sur les oiseaux comme saint François d'Assise en personne? . . .

Quand je vous disais que tout aura été miraculeux dans notre voyage! . . .

Un pont, le pont Jacques-Cartier? J'ai vu beaucoup mieux sur le St-Laurent, lorsque nous en longions les rives, après une averse qui n'avait eu sans doute d'autre raison de tomber que pour produire cet arc-en-ciel. Car c'est d'un arc-en-ciel qu'il s'agit, qui, mieux encore que le pont Jacques-Cartier, réunit soudain les deux rives du Saint-Laurent d'une seule arche géante.

J'ai vu bien des arcs-en-ciel dans ma vie, — comme tous ceux qui ont vu beaucoup pleuvoir . . . — je n'en avais jamais vu dont les couleurs eussent une telle intensité, mais où il y eût surtout, comme absorbant les autres couleurs du prisme, ce bleu, ce blanc, et ce rouge . . .



## LES JEUNES FILLES DE TROIS-RIVIÈRES

---

J'ai dit que les enfants étaient la parure du Canada : les enfants et les jeunes filles ; mais, des jeunes filles comme celles-ci, fraîches, et franches, toute grâce et toute santé, et pas compliquées pour un sou, de vraies jeunes filles, ne sont-ce pas des enfants qui continuent ? . . .

Et bien sûr que tous les foyers canadiens s'émaillent de ces fleurs ravissantes ; mais, c'est à Trois-Rivières qu'il nous fut donné d'en admirer, d'un coup, la plus merveilleuse floraison.

Au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent (mais, au fait, — je l'ai oublié et m'en excuse, — quelle est donc la troisième rivière ?), Trois-Rivières est quelque chose comme la capitale du papier ; ses usines de pâte à papier, ses fabriques de papier journal sont parmi les plus célèbres du monde, et c'est bien le moins que nous, journalistes, nous leur tirions notre chapeau.

Peut-être aussi, pendant que nous étions en veine d'inauguration, eût-il convenu d'inaugurer là-bas un monument à Jean Rouvet, l'inventeur du flottage des bois, tout au moins une réplique de son buste qui orne le pont de Clamecy, sa ville natale ; nous avons pu nous rendre compte, en longeant le Saint-Laurent, et singulièrement en approchant de Trois-Rivières, que, flottage à bûches perdues ou flottage en trains, les usines sont entièrement alimentées par flottage, en sorte que la fortune du pays est bien due en partie au Français Jean Rouvet.

Cependant, Trois-Rivières, à défaut de la mémoire de Rouvet, fêtait son troisième centenaire, et nous qui étions venus sur le "Champlain", comment aurions-nous pu ignorer que Champlain créa Trois-Rivières en 1634, et nous désintéresser de cette commémoration ?

C'eût été dommage, dommage pour nous, qui assistâmes rarement à des fêtes mieux organisées, mieux réussies et plus cordiales.

Naturellement, il y avait un "pageant". Sans doute, ne savez-vous pas ce que c'est qu'un "pageant" ; je ne le savais pas non plus, mais je vous prie de croire que, maintenant, nous sommes fixés : pageant à Trois-Rivières, pageant à Toronto, à Niagara, à Rochester . . .

Un pageant est une sorte de pièce historique, de manifestation en plein air, à grand spectacle, qui met en scène les principaux épisodes

de l'histoire de la ville où le pageant est représenté : touchant et magnifique témoignage d'amour-propre local hommage rendu par les habitants à tout ce que leurs ancêtres et prédécesseurs ont pu faire, créer, inventer d'intéressant et de glorieux.

Le président du conseil municipal de Paris, qui était des nôtres, l'excellent M. Contenot, a été très fortement impressionné par ces pageants ; il ne rêve plus que d'un pageant parisien, qui pourrait et devrait être, à son gré, l'un des clous de la prochaine exposition ; heureuse idée, car on ne saurait trop rappeler aux Français leur histoire de France.

La difficulté est que nous sommes un peuple trop riche d'histoire, précisément ; et le recteur, M. Charley, faisait justement remarquer à M. Contenot que, rien que pour l'histoire de l'Université de Paris, il faudrait au moins trois pageants . . .

Et puis, ce qui fait la valeur et l'attrait de ces pageants canadiens et américains, c'est que la population elle-même tout entière y participe, et non des figurants embauchés à la diable, indifférents et désabusés.

Quand nous sommes arrivés à Trois-Rivières, ces cortèges si joliment costumés et chamarrés pour nous accueillir et nous accompagner de leur joyeuse escorte, c'étaient tous les jeunes gens, toutes les jeunes filles et les enfants trifluviens (je vous ai déjà prévenus que Trois-Rivières est habité par les Trifluviens . . .).

Mais ce qu'il y eut surtout, qui était mieux que joli, émouvant vraiment, c'est au banquet de cinq cents couverts qui nous fut servi, le service assuré par toutes les jeunes filles de la ville, — entendez bien les bourgeoises aussi bien que les ouvrières, et la fille du maire, la première, et les filles d'avocats, de médecins, et les filles des grands marchands de papier, — habillées comme les servantes de la vieille France, cotillon simple et souliers plats, Perrettes champenoises ou picardes, bretonnes ou normandes, ou angevines ou poitevines.

Cela, c'était mieux qu'un spectacle, le plus gracieux des spectacles, c'était un exemple et une leçon ; oui, l'exemple et la leçon de l'éducation canadienne, et comment, au Canada, les vertus ménagères continuent d'être les premières à l'honneur dans l'éducation des filles.

J'avais eu l'occasion, avant mon départ, de vous parler des notes publiées par le prince de Beauvau-Craon à la suite d'un voyage qu'il avait fait au Canada en 1912 ; je relis la précieuse et lucide préface que Maurice Barrès avait écrite pour l'agréable ouvrage du prince de Beauvau, et j'y trouve ces lignes :

“Le prince de Beauvau m'a dit qu'au Canada on vante, comme dans une maison de Metz, les aimables qualités françaises, l'affable dignité de la ménagère, son esprit, son goût naturel, la bonne tenue

de sa maison. Ces vertus familiales, par delà les lieues, font d'une petite Messine la sœur d'une femme de Montréal".

Ces vertus familiales, pour la "bonne tenue de la maison", les jeunes filles de Trois-Rivières nous ont montré qu'elles n'ont cessé d'être les plus recherchées, celles que chez elles on prise et l'on vante entre toutes; et c'est pour cela qu'elles ont voulu, ce soir, se faire, attentives et empressées, les délicieuses petites servantes des hôtes qui passaient, venus de France.

Et puis, elles ont chanté — comme on chante quand on a le cœur gai, et le cœur pur, — et nous avons enfin entendu ces vieilles chansons françaises, dont on nous avait annoncé qu'elles étaient une partie essentielle du folklore canadien. Or, en fait de vieilles chansons françaises, je n'avais encore entendu qu'une femme de chambre, la femme de chambre de mon étage, à l'hôtel Frontenac, à Québec, fredonner obstinément: "Je t'ai donné mon cœur . . .", — et aussi, sur la terrasse Dufferin, ces trois jeunes gens qui sifflaient (et ce n'était pas parce qu'ils m'avaient reconnu, et pour que j'en fasse part à Qui de droit, qui me touche de près . . .), qui sifflaient: "Couchés dans le foin . . .", — vieilles chansons françaises.

Si, pourtant, à Gaspé, ne nous avait-on pas raconté cette charmante histoire, et comment, s'étant arrêté, en venant, chez le chef de gare de Percé, qui est la dernière station du Canadien National avant Gaspé, le cardinal Villeneuve avait demandé aux deux fils aînés du chef de gare, — ce sont des jumeaux de cinq ans, — de lui chanter une petite chanson . . .

Et comme les enfants, intimidés, demeuraient bouche bée et la gorge sèche:

—Et bien! dit le cardinal, c'est moi qui vais chanter d'abord; mais vous reprendrez au refrain . . .

Et c'est ainsi, nous assurait-on, que, sur le quai de la gare de Percé-en-Gaspésie, le cardinal Villeneuve avait chanté tout au long "Frère Jacques" !

Je n'ai pas entendu "Frère Jacques" chanté par le cardinal Villeneuve; mais les jeunes Trifluviennes ont chanté pour nous "Malbrough s'en va-t-en guerre", "Les Filles de la Rochelle" et "J'ai descendu dans mon jardin" . . . et l'"Alouette", surtout, qui est, là-bas, une manière de chant national:

Alouette, gentille alouette,  
Alouette, je te plumerai !

Entre parenthèses, voilà qui n'est pas très gentil pour la gentille alouette; mais il doit en être de ce chant-là comme de tous les chants

nationaux, — y compris "la Marseillaise", — dont les paroles, à l'usage, finissent par perdre toute espèce de signification.

Cependant il y a une autre chanson, que l'on nous avait représentée comme la plus populaire des chansons canadiennes, avec ce refrain on pourrait reprocher de n'être pas suffisamment significatif:

Vive la Canadienne  
Et ses jolis yeux doux!...

Or, nous avons entendu, je le répète, des tas de chansons, mais pas celle-là. Je m'en étonnai auprès de la "servante", et lui demandai si l'on nous avait mal renseignés, si cette chanson ne se chantait plus?

—Mais si, on la chante toujours, me répondit-elle.

—Et pourquoi ne la chante-t-on pas ce soir?

—C'est par discrétion.

Oui, nos discrètes petites servantes jugeaient que ce n'était pas à elles de dire: "Vive la Canadienne!..."

Alors, c'est nous qui l'avons dit.



## FEU D'ARTIFICE À MONTRÉAL

Le plus étonnant a été Montréal.

Et remarquez bien que l'on nous avait prévenus charitablement :

—Montréal n'est pas Québec, ni Trois-Rivières; Montréal est une très grande ville, où il y a des gratte-ciel comme à New-York, une cité commerçante et industrielle, où vous ne devez pas vous attendre aux mêmes manifestations chaleureuses qui vous furent réservées dans les autres villes du Canada français. Aussi bien vous constaterez que les enseignes des principales maisons de commerce n'y sont plus exclusivement françaises, mais rédigées à la fois, pour la plupart, en français et en anglais.....

Cela a commencé à la gare, où nous arrivions, de Trois-Rivières, avec près de deux heures de retard, passé une heure du matin. Car il convient de ne point nous exciter sur la perfection ferroviaire de la locomotion américaine. Et lorsque, plus particulièrement dans les trains de banlieue, vous entendrez nos compatriotes s'indigner à la moindre anicroche: — "Si nous étions en Amérique!.....", — vous pourrez toujours leur conseiller d'y aller, en Amérique: ils s'y apercevront que, mon Dieu, c'est encore en France que les chemins de fer vont le mieux, — et peut-être pas seulement les chemins de fer.

Car je crois bien que, si nous voyagions davantage, nous nous plaindrions beaucoup moins.....

Donc, à la gare de Montréal, passé une heure du matin, nous avons trouvé, — qui nous attendaient depuis près de deux heures, — une musique pour jouer "la Marseillaise" et, avec le maire et les échevins en chapeau haut de forme, plus de trois mille personnes qui avaient patienté jusque-là pour nous acclamer à notre arrivée et crier: "Vive la France!....."

M. le recteur Charléty, qui est cependant un homme raisonnable, en était à ce point transporté qu'il ne put se tenir, m'a-t-on assuré, de danser sur le quai le pas de l'enthousiasme, — et il est bien vrai que si une délégation canadienne était arrivée, passé une heure du matin, à la gare Saint-Lazare, j'ai peur qu'il n'y eût pas eu, ainsi, pour l'accueillir, ayant patienté près de deux heures de nuit, plus de trois mille Parisiens !.....

Trois mille personnes, c'est quelque chose; mais enfin, même la nuit, trois mille personnes, cela se trouve, lorsque l'on veut organiser officiellement une manifestation de sympathie et quand il y a un maire, des échevins et une police qui tiennent une ville bien en main.

Bref, les esprits sceptiques et chagrins peuvent toujours imaginer qu'entre des hôtes, qu'il s'agit d'émerveiller par un accueil enthousiaste, et l'opinion publique véritable, le sentiment profond et réel d'une population, on peut toujours créer une sorte de rideau de trois mille figurants qui crient et acclament comme dix mille.....

Mais quand il s'agira, non plus de trois mille, de dix mille, mais de trois cent mille, de quatre cent mille personnes?.....

Car, le lendemain soir, au parc Lafontaine, ils étaient bien quatre cent mille qui se pressaient sous les étoiles, — car ce fut une nuit divine, d'une douceur incomparable: le ciel, décidément, était avec nous, — quatre cent mille à applaudir frénétiquement les paroles de nos orateurs que les haut-parleurs transmettaient jusqu'aux recoins du parc les plus éloignés, quatre cent mille qui, entre deux discours entonnaient "Malborough", et puis l'"Alouette", et aussi, bien entendu, "la Marseillaise".....

Après, ce fut le feu d'artifice (car il n'y a pas de belle fête de nuit sans feu d'artifice), et quatre cent mille "Oh!" ou "Ah!....." saluaient "la belle bleue", la "belle verte" ou la "belle rouge".....

Alors, avec quelques amis, qui, comme moi, sont grands admirateurs de pyrotechnie, mais qui, tout de même, pensaient comme moi que nous n'arriverions jamais à sortir de cette foule, si nous attendions les dernières fusées du bouquet, nous avons cru très malin de regagner notre voiture, espérant, de cette façon, regagner plus tôt notre lit: et je ne vous cache pas que nous étions fourbus, car on ne vit pas impunément dans cette atmosphère continue d'acclamations et d'ovations, à ce diapason d'enthousiasme.....

Nous en avons été pour nos frais de raisonnement ingénieux, et tout de suite ce fut la faillite de notre calcul paresseux et subtil; mais je dois dire, tout de suite aussi, que ce qui s'est passé était pour nous faire oublier notre fatigue, en tout cas pour ne plus nous la faire regretter! Que dis-je? Cela valait que nous en supportions dix fois davantage.....

Aussitôt dans notre voiture, impossible de démarrer, pris de toutes parts, "coincés" par cette foule partout extraordinairement dense; il n'y avait plus qu'à attendre et à patienter.

Mais voici que ces gens qui entourent la voiture, sans savoir d'ailleurs qui nous sommes, savent seulement que nous sommes des Français; ils ne savent, ils n'ont besoin de savoir rien d'autre, cela leur suffit; et voici qu'ils s'approchent, se pressent pour nous serrer la main; ils

nous demandent de signer notre nom, n'importe où, sur un coin de journal, qu'ils emportent et conserveront précieusement; des femmes soulèvent leurs enfants dans leurs bras, les tendent vers nous pour que nous les embrassions.....

Bref, une sorte de frénésie collective, telle que je n'en avais pas revu de pareille depuis novembre 1918, quand nous étions entrés, avec les troupes alliées, dans Bruxelles délivrés.....

Mais, en 1918, nous étions des vainqueurs; en 1918, nous apportions aux Bruxellois quelque chose de précis, et précisément les présents les plus magnifiques: la délivrance avec la victoire.....

Aujourd'hui, rien de semblable: M. Flandin peut être le plus avisé des ministres, M. Henry Bordeaux l'académicien le plus éloquent: ils ne sont pas des généraux vainqueurs; et, strictement, à ces quatre cent mille personnes, à cette population de Montréal assemblée là, toute entière, pour nous fêter et nous embrasser parmi le fracas des bombes et la soudaine illumination des pièces d'artifice, strictement nous ne leur apportons rien, que notre amitié.

C'est pourquoi j'ai été pris d'un scrupule et d'une angoisse, je n'ai pu m'empêcher de craindre un mal-entendu:

—Etes-vous bien sûr, ai-je demandé à l'un de mes nouveaux amis montréalais, qui est de ceux qui connaissent le mieux l'esprit de sa ville, êtes-vous bien sûr que vos compatriotes ne sont pas ici les victimes d'une illusion ou d'une confusion? J'ai peine à croire au mouvement tout à fait désintéressé, purement spontané et irréfléchi d'une telle foule. Ceux-là n'imaginent-ils pas que nous leur apportons quelque chose, quelque chose, par exemple, qui soit de nature à mettre fin à la crise qui sévit chez eux comme chez nous?

Mon ami montréalais a hoché la tête et m'a assuré qu'il n'y avait là rien de semblable.

—Alors quoi? Car vous ne voulez pas me persuader que ces mouvements de foule ne soient pas déterminés par un sentiment commun, qu'il n'y ait pas un même sentiment qui anime ces quatre cent mille personnes, pour les jeter sur nos pas et dans nos bras. Pourquoi sont-ils là, tous ces braves gens?

Cette fois, mon interlocuteur, sans plus réfléchir, répliqua du tac au tac:

—Parce qu'ils s'ennuient.....

—Ils s'ennuient? repris-je un peu étonné: ils s'ennuient de nous?

—C'est bien cela, ajouta avec empressement, ou comme soulagé d'un fardeau, mon ami montréalais, — nous nous ennuyons de vous!.....

Admirable et touchante formule, et comme elle suffit à éclairer le fond des âmes canadiennes! La persistance de leur amitié pour nous est d'abord une nostalgie: les Français, la France.....

Et notre venue, pour eux, ouvrirait les fenêtres vers des possibilités qu'ils nous prêtent, des agréments et des qualités dont ils nous ornent, sans plus ample informé, et qui sont les qualités, les agréments et les possibilités dont on fait hommage à qui l'on aime bien.....

Ils s'ennuient de nous, non parce qu'ils nous envient ou qu'ils nous regrettent, mais parce qu'ils nous aiment bien, justement, et que, les gens que l'on aime bien, ce n'est pas tant que l'on voudrait être à leur place, mais l'on voudrait être plus souvent à leurs côtés.

Ils s'ennuient de nous, — un peu comme on a (oui, c'est bien cela), comme on a le "mal du pays".....



## ET LES INDIENS ?

J'avais pris une de ces étonnantes petites calèches qui sont, haut perchées sur leurs deux roues, et avec leur capote ornée de glands, leur capitonnage historié de dessins pittoresques, ce qu'il y a de plus "couleur locale" à Québec.

Voilà qui n'empêche pas, au demeurant, d'avoir des discussions à Québec, comme dans tous les pays du monde, avec les cochers, et celui-ci prétendait me rendre, en dollars américains, la monnaie du billet de cinq dollars canadiens que je lui avais remis pour sa course; or, je ne pouvais ignorer que c'est l'orgueil du Canada qu'en ce moment son dollar est d'une valeur supérieure et fait prime sur le dollar des Etats-Unis.

Comme la discussion s'envenimait un peu, mon cocher fit valoir tout à coup que "ses ancêtres étaient venus autour du bateau de Cartier dans leurs barques d'écorce...".

Ce n'était pas un argument très pertinent; mais, d'autant que le litige n'était, en somme, que de médiocre importance, je m'inclinai volontiers en souvenir des origines indiennes si fièrement et opportunément invoquées auprès de qui venait célébrer le quatrième centenaire de la venue de Jacques Cartier....

Il était parfaitement exact que ce conducteur de calèche, originaire de Lorette, avait, dans les veines, du sang indien. A la vérité, cela ne se voyait guère, d'autant qu'il avait eu la discrétion de remplacer par une simple casquette sa coiffure de plumes.

C'est d'ailleurs le cas de tous les habitants de la "réserve indienne" de la banlieue québécoise.

Ces réserves indiennes ne sont plus guère que des fictions administratives; c'est-à-dire que les habitants, qui peuvent y justifier de leur origine indienne, y bénéficient d'un certain nombre d'exemptions de taxes et d'un privilège de juridiction.

En terme de droit français, la "réserve" légale est une partie de la succession que la loi déclare non disponible et qui est réservée à certains héritiers. Le mot est passé dans la loi anglaise et sert à désigner, au Canada, une "étendue de terrain" attribuée exclusivement par le gouvernement à l'usage et à l'habitat des Indiens.

Mais les Indiens, qui ont les bénéfices de cette "réserve", ne sont pas obligés pour cela de s'habiller en Indiens.

Lorsque nous avons débarqué à Gaspé, il y avait bien, au premier rang des gens qui nous attendaient, trois Indiens en costume du dimanche, c'est-à-dire avec une grande débauche de plumes sur la tête et à la ceinture, et dont la peau tannée avait été soigneusement passée à l'ocre et au vermillon. Mais nous avons eu tout de suite l'impression qu'ils étaient là comme qui dirait "de service" et que nous les avions déjà rencontrés tels quels, probablement, à Vincennes, à l'Exposition.....

Ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus spécifiquement indien dans la réserve indienne de Loretteville, par exemple, c'est le bazar où l'on vend des calumets aux touristes, ces calumets qui avaient tant frappé Jacques Cartier, qui nous en a fait part en ces termes dans le récit de sa Seconde Navigation :

"Ils ont aussi une herbe, dont ils font grande provision en été pour l'hiver. Ils l'estiment fort et en usent de la façon suivante: ils la font sécher au soleil et la portent à leur cou avec un cornet de pierre ou de bois, dans un petit sac fait d'une petite peau de bête. A toutes heures, ils font poudre de cette herbe, qu'ils mettent en un bout du cornet; puis ils mettent un charbon rouge dessus et ils sucent tant par l'autre bout qu'ils s'emplissent le corps de fumée, qui leur sort par le nez et par la bouche, comme par un tuyau de cheminée..... Ils disent que cela les tient sains et chauds".

Mais, pour ce qui est de ces "cornets" ou calumets actuels, sans doute pourraient-ils être aussi bien fabriqués dans le Jura, par les marchands de pipes de Saint-Claude, — et il faudra que je me renseigne sur ce point auprès d'un autre Cartier, le nôtre, notre ami Raymond Cartier, qui, déjà candidat là-bas lors des dernières élections, n'a pas renoncé, nous l'espérons, à représenter au Parlement, pour leur plus grand bien, les habitants de cet arrondissement jurassique.....

Un autre bazar de calumets, c'est-à-dire une autre réserve indienne, c'est, dans la banlieue de Montréal, en face des rapides de Lachine, la bourgade de Caughnawaga. Il y a, non loin, un pont sur le Saint-Laurent, à la construction duquel les Indiens ont participé, en reconnaissance de quoi leurs femmes sont autorisées à le traverser sans avoir à en acquitter le péage.

Mais les Indiens de Caughnawaga ne paraissent pas, à première vue, beaucoup plus indiens que ceux de Loretteville. Ils étaient autrefois installés dans la bourgade voisine de La Prairie, où l'on se plairait à imaginer que les habitants ont conservé, du moins, certaines mœurs et coutumes indiennes.

Or, lorsque nous avons traversé La Prairie, il est exact que nous avons assisté à un spectacle inattendu; sur la place du village, étaient rangés tous les enfants, sous la conduite des prêtres qui les élèvent et les instruisent; et, sur le passage des voitures de notre mission, ils criaient: "Vive l'Académie française!"

On conviendra que ce n'est pas là exclamation courante, mais non plus un cri indien.....

Ils criaient "Vive l'Académie française!" pour honorer le président de la mission, qui était, comme l'on sait, notre ami Henry Bordeaux.

L'Académie française, et c'est tant mieux, jouit d'un énorme prestige au Canada, et pas seulement parmi les Indiens.

M. Fortunat Strowski, nous ayant quittés durant quelques jours pour visiter l'Acadie, avait, soucieux de ne point s'en embarrasser au cours de son rapide voyage, confié à notre aimable confrère Nobécourt, qui représentait avec tant de sérieux et de bonne grâce le *Journal de Rouen*, son habit d'académicien.

A la vérité, M. Strowski n'appartient pas, — pas encore! — à l'Académie française, mais les cinq classes de l'Institut s'habillant de la même façon, y compris l'Académie des sciences morales et politiques, dont il est membre, nous savons de quelles sollicitations pressantes et touchantes notre aimable confrère Nobécourt ne manqua pas d'être l'objet de la part de jeunes Canadiens enthousiastes, qui brûlaient du désir de voir de près, de palper comme une relique un habit d'académicien.....

Il y a d'autres reliques, et plus émouvantes, à Caughnawaga, qui ne sont pas celles d'un académicien indien, mais d'une sainte indienne.

Sainte, à la vérité, Kateri Tekakwitha ne l'est pas encore, mais on veut espérer que le très beau livre que vient de lui consacrer un de nos plus brillants confrères montréalais, M. Rumilly, servira grandement la cause de sa béatification et canonisation actuellement pendante, à Rome, devant la Sacrée Congrégation des Rites.

Cette Kateri Tekakwitha, qui s'était convertie, et qui fit tant pour la conversion de sa tribu, est une sorte de petite Sœur Thérèse des Iroquois; évidemment, Caughnawaga n'est pas Lisieux, mais tout le monde, à Montréal, et même en Amérique, vous parlera des miracles obtenus par l'intercession de Kateri.

C'est sur la route qui mène de Montréal à New York, sur le talus même du Saint-Laurent, qu'une haute croix de bois se dresse, au-dessus du tombeau de la petite Iroquoise; une plaque de marbre porte cette inscription:

KATERI TEKAKWITHA

APR. 17, 1680

ONKWEONWEKE KATSITSHO

TEOTSITZIANEKARON

Je traduis, pour le cas où vous ne sauriez pas l'iroquois: *Onkweonweke Katsitsiio Teotsizianekaron* signifie, — mais vous l'avez déjà deviné, — "la plus belle fleur épanouie parmi les sauvages".

## ET LES ANGLAIS ?

Je n'aurais jamais cru que l'on pût soulever pareil enthousiasme, rien qu'avec ces deux simples mots: "Mesdames, messieurs!..." C'était à la cérémonie de Gaspé, et il faut dire que les Canadiens venaient d'éprouver quelque déception à entendre le "Ladies and Gentlemen!..." de leur premier ministre, M. Bennett, et ce premier ministre du Canada s'exprimer tout le long de son discours exclusivement en langue anglaise.

Alors, quand le T. H. M. Fisher, ancien ministre de l'instruction publique et recteur de l'Université d'Oxford, qui, avec l'amiral Keyes, était à ces fêtes le délégué officiel du gouvernement de la Grande-Bretagne, quand le T. H. M. Fisher s'est mis, tout de suite, à parler français, l'effet produit, moins encore par ce qu'il disait que par la langue dans laquelle il le disait, a été considérable.

Ce qu'il disait était d'ailleurs fort bien, car le T. H. M. Fisher est un excellent orateur, et j'ajoute qu'à partir de ce moment-là, en toute occasion, et toutes les occasions étaient bonnes pour faire des discours, on n'a pas manqué de réclamer un discours du T. H. M. Fisher qui, sans se faire prier, se levait aussitôt, plaçait d'un geste vif, ses pouces dans les entournures de son gilet, et parlait le plus spirituellement et le plus opportunément du monde, et toujours en français.

Nous ne pouvions manquer de remarquer l'extrême gentillesse dont le gouvernement anglais faisait preuve à notre égard dans des circonstances, tout de même, assez délicates: car, tout de même, les Canadiens sont sujets anglais, et ces manifestations auxquelles nous étions conviés avec eux n'étaient-elles pas pour manifester, en effet, leur regret de ne plus appartenir à la France ?

Mais les Anglais sont accoutumés à jouer le "fair play", et tout de suite ils ont témoigné de leur intention résolument amicale; avant même le discours de Gaspé, le lieutenant-gouverneur de l'île du Prince-Edouard nous avait reçus avec une élégance et une bonne grâce dont nous ne sommes pas près de perdre le souvenir et qui, tout de suite, avait mis les choses au point: dans sa ravissante résidence de Charlottetown, au milieu de ce beau jardin qui descend jusqu'au Saint-

Laurent, le lieutenant-gouverneur était là, sous un dais, avec sa femme à ses côtés, tous les deux encadrés de deux officiers d'ordonnance en magnifique uniforme; et toutes ces délicieuses ladies, exquisement habillées, qui s'empressaient à nous offrir des tasses de thé et des assiettes de pâtisseries: c'était joli comme un film, tant que l'on se demandait si le jeune premier n'allait pas, tout à coup, accoster dans une barque, et peut-être, dans sa barque, enlever une des ladies, ou provoquer, qui sait, l'un des officiers d'ordonnance du lieutenant-gouverneur. . .

En faut-il davantage pour un film américain? Or, précisément, ne nous dissimulons pas que le film américain est pour beaucoup dans l'accueil si courtois que les Anglais nous ont fait.

Film américain, magazine américain, presse américaine, — et aussi ingénieurs et techniciens américains. — l'Amérique s'infiltré de plus en plus dans le Canada; or, au Canada, le danger redouté par les Anglais ne vient pas de la France, mais de l'Amérique. Les Anglais savent très bien que nous n'avons pas l'intention de leur reprendre le Canada; mais, par contre, ce qu'ils craignent, c'est que ce beau dominion ne s'américanise. . .

Et c'est pourquoi leur attitude, je ne dis pas à notre égard, mais à l'égard des Canadiens, s'est modifiée du tout au tout.

Il faut bien dire que Canadiens et Anglais ne s'aimaient guère; c'est une vieille histoire qui date des plaines d'Abraham, où l'on a eu beau élever un monument à la gloire des deux généraux Wolfe et Montcalm, du vainqueur et du vaincu, les Canadiens ne pouvaient oublier que les Anglais avaient été les vainqueurs ni les Anglais de le faire sentir aux Canadiens.

Un gros commerçant de Montréal me rappelait le temps où tel homme d'affaires anglais se présentait dans son bureau le chapeau sur la tête et le cigare aux lèvres; ces temps sont passés:

— Il faut que les Anglais nous respectent, me disait ce commerçant, et ils ont appris à nous respecter. . .

Mais il n'est pas douteux que le respect est venu de pair avec l'intérêt, et quand les Anglais ont commencé de s'aviser de la menace américaine.

Cette menace, elle crève les yeux d'abord sous la forme des gratte-ciel de Montréal, — pensez que, même à Québec, il y a le gratte-ciel d'une compagnie de téléphones! — et quelle différence entre Toronto et n'importe quelle grande cité des Etats-Unis?

Or, si la menace américaine crève les yeux, il saute aux yeux également que la seule barrière contre elle, au Canada, est la langue française, le sentiment, l'atavisme français.

C'est pourquoi, destinée à les exalter et à en raviver le souvenir, une mission comme la nôtre ne pouvait que rencontrer l'adhésion empressée et totale de la Grande-Bretagne.

Il est certain que tant que les Canadiens, non seulement s'exprimeront, mais surtout penseront en français, ils auront moins de tendance à se laisser absorber par les Américains.

Mais sans doute, à cet enseignement de l'humanisme français, conviendrait-il d'ajouter, en français, avec l'esprit français, un enseignement technique réclamé par les nécessités modernes. On m'a beaucoup répété que le Canada manquait d'écoles d'ingénieurs, et que le clergé, qui a la haute main sur l'enseignement, — il n'y a pas, au Canada, de ministère de l'Instruction publique, mais un conseil supérieur où domine l'élément ecclésiastique, — le clergé, jaloux à juste titre de son influence moralisatrice, ne se préoccupe peut-être pas suffisamment de former des chefs d'industrie et d'usines et, d'une façon générale, une élite sociale qui corresponde aux besoins de la société actuelle; l'Église a toujours songé, avec raison, que l'éternité était pour elle, — mais il y a aussi le temps qui vient, qui passe et qui, en ce moment, travaille pour les Américains. . .

Quoi qu'il en soit, il apparaît bien que la "survivance française", dans leur lutte contre l'influence et l'ingérence américaines, est pour les Anglais un appoint d'importance, qu'ils prennent soin, de plus en plus, d'encourager par tous les moyens.

Voilà pourquoi la Grande-Bretagne avait délégué, pour la représenter, le T. H. M. Fisher, qui parle un français excellent, même si ce n'est pas ce "français du XVIIe siècle" que l'on nous avait assuré être d'un emploi courant au Canada.

A la vérité, il ne m'a pas semblé que les Canadiens parlissent, en effet, un français d'une pureté classique; leur devise est: "Je me souviens!" et non pas: "Je m'en rappelle!" — ce qui est déjà très bien.

Mais répétons que l'important est qu'ils continuent de parler français, même s'ils devaient le parler aussi incorrectement que beaucoup de Français, aussi incorrectement que les faiseurs de films français, pourvu qu'ils préférèrent le film français au film américain. . .

Et ce qui prouve combien les Canadiens nous aiment et leur "préjugé favorable" pour tout ce qui vient de chez nous, c'est que j'ai entendu faire à Québec — unique et surprenante merveille! — le plus grand éloge du cinéma français: cela seul ne vaut-il pas la peine d'aller au Canada, et n'est-il pas pour rassurer l'Angleterre?



## LE CARILLON D'OTTAWA

Il faudrait avoir bien peu d'imagination, ce soir que, sur le carillon de la Tour de la Victoire, M. Percival Price, carillonneur du Dominion, exécute un "programme spécial en l'honneur des distingués visiteurs de France", il faudrait avoir bien peu d'imagination pour ne pas se prendre à rêver à tous les clochers de chez nous.

*Orléans, Beaugency,  
Notre-Dame de Cléry,  
Vendôme,  
Vendôme ! . . .*

— pour ne pas entendre leur voix grave ou joyeuse, répondant aux cinquante-trois cloches, qui sont l'orgueil du carillon d'Ottawa . . .

Ottawa, — nous sommes à Ottawa, dans cette ville qui est la capitale du Dominion, comme M. Percival Price en est le carillonneur officiel. Toute cette longue suite d'édifices gothiques, que le feu des projecteurs fait sortir de la nuit comme des décors de rêve, en effet, c'est le Parlement fédéral et c'est la Cour Suprême du Canada; et il faut bien dire que, depuis notre arrivée en terre canadienne, nous ne nous étions pas encore sentis si loin de chez nous, et aussi près de la Grande-Bretagne, que parmi cette prodigieuse floraison de gothique anglais . . .

Aussi bien, nous avons vu disparaître, sur la route qui nous a amenés de Montréal à Ottawa, les dernières inscriptions de langue française. Et tout à l'heure, à l'hôtel, la recherche éperdue à laquelle j'avais dû me livrer à la poursuite d'un carton à chapeau fantôme, ou qui, du moins, avait mystérieusement disparu de mes bagages, jusqu'à l'instant où il lui plut d'y reparaitre aussi mystérieusement, cette recherche m'avait fait mesurer combien, enfant, j'avais été inconsidéré de ne point apprendre, sinon la langue de Shakespeare, celle dont usent les employés des gares et des hôtels canadiens, passés Québec et Montréal.

Que notre attitude d'angoisse et d'irritation est donc singulière devant les gens qui ne nous comprennent pas !

D'abord nous croyons éclairer le sens de nos paroles hermétique pour ces étrangers, par une pantomime maladroite et rudimentaire qui

en aggrave la confusion; alors, nous reprenons ce que nous avons dit en parlant de plus en plus fort, en criant comme des sourds, ou plus exactement comme si nous nous adressions à des sourds; enfin nous nous livrons à des invectives qui, non plus que toutes nos explications, ne sauraient y faire chaud ni froid . . .

Du moins je dois au jeune Ottawien qui m'accompagnait dans mes premières recherches infructueuses une excellente leçon de philosophie; lui qui m'avait semblé ne pas savoir un mot de français, je pus constater qu'il en savait au moins un, un seul, il est vrai, et ce seul mot de français c'était:

— "Doucement !"

Réfléchissez à tout ce qu'un tel mot représentait d'expérience, de sagesse aussi, et aussi de voyageurs exaspérés et de bagages égarés, dont mon jeune compagnon avait dû apaiser l'égarement (je parle des voyageurs et non des bagages) : — "Doucement !"

Ce n'est pas à prétendre que les habitants d'Ottawa ne sachent dire que : "Doucement !" puisque, sur une population qui atteint aujourd'hui près de 200.000 habitants, un tiers environ, d'après les statistiques, est de langue française: seulement, ce tiers-là, il faut le rencontrer . . .

Cependant, le guide qui nous fit les honneurs de la ville nous fit ces honneurs en français et même dans ce français savoureux que les voyageurs qui reviennent du Canada croient devoir appeler, comme je vous en ai déjà fait part, le "français du XVIIe siècle".

Et c'est ainsi que tous ces monuments gothiques que je viens de vous citer, il les nommait indifféremment des "bâtisses" : au juste, dire qu'il y a des "bâtisses anglaises" sur cette terre canadienne, n'est-ce pas exprimer précisément ce qu'est le Dominion, et marquer par le rapprochement inattendu des deux termes, "bâtisse anglaise", la conjonction du Canada anglais et du Canada français ?

Mais, par-dessus tout, quelle signification elles prenaient là, ces vieilles chansons de France dont le carillon de la Tour de la Victoire égrenait, dans le ciel d'Ottawa, les notes argentines et grêles !

Sur son carillon de cinquante-trois cloches, ce qu'il jouait, M Percival Price, carillonneur du Dominion, c'était: "Dans ma main je tiens le rosier", et c'était "A la claire fontaine" ; c'était "Par derrière chez ma tante", et encore "Marianne s'en va-t-au moulin" . . .

Alors représentez-vous les bâtisses anglaises, la nuit canadienne, et, au milieu de tout cela, cette brusque et délicieuse évocation du moulin où s'en va Marianne, du pommier doux qui pousse au jardin de ma tante . . .

Comme nous étions loin, et comme nous étions près . . .

Ainsi, je le répète, sur les cinquante-trois cloches du carillon d'Ottawa, notre pensée s'envolait et s'en retournait jusqu'aux clochers de chez nous.

*Vendôme,  
Vendôme ! . . .*

Vendôme: chef-lieu d'arrondissement du Loir-et-Cher, à trente-deux kilomètres de Blois . . . Et vous auriez voulu que le carillon d'Ottawa, par un tel rapprochement géographique, nous ramenât brusquement à M. Chautemps, à l'affaire Prince, à l'affaire Stavisky, à toutes les affaires . . .

Eh bien! non, justement! En écoutant le carillon d'Ottawa, nous nous rendons compte qu'à travers les airs, et par delà l'Océan, les clochers de France lui doivent faire écho par d'autres musiques que tous ces vilains bruits, toutes ces criaileries discordantes, toutes ces clameurs désolantes . . .

Par cette calme nuit canadienne, devant la noble ordonnance de ces palais, et tandis que, du haut de la tour, les notes du carillon piquent le ciel comme des étoiles, au rythme de nos vieilles chansons qui semblent bien vouloir narguer aussi les rythmes nègres des proches jazz-band américains, songeons à l'harmonie française, qui existe, Dieu merci, et qu'il suffit de ne pas laisser dénaturer, gâcher ou étouffer sous l'affreuse cacophonie de quelques misérables saltimbanques.

Nous venons de rencontrer ici une population pour qui le seul mot de France, — quelle douceur! — conserve après tant d'années un pouvoir mystique: ce mot, allons-nous le laisser avilir, allons-nous laisser abolir ce pouvoir ?

Tous ces braves gens qui pensent à nous et qui nous aiment, comment ne voudrions-nous pas nous appliquer à demeurer dignes d'occuper leur pensée, dignes d'inspirer leur amour ?

Aussi bien, quand on constate ce persistant et magnifique rayonnement français, on ne doute plus des destinées de la France: il peut y avoir des nuages, des orages et des averses: c'est tout de même un grand, un beau pays que le nôtre, c'est un ciel haut et pur que le ciel français vers lequel s'en vont ce soir les notes argentines et grêles, frères et fraîches, du carillon d'Ottawa; — mais peut-être n'était-il pas mauvais de venir jusqu'à Ottawa pour nous en apercevoir mieux encore . . .

Je le disais au début de ces articles rapides, où je n'ai eu d'autre prétention que de fixer quelques souvenirs heureux d'un heureux voyage: nous n'avons pas découvert le Canada; — mais peut-être (et comme ce serait utile aussi, et comme ce serait bien ! . . .) peut-être nous sommes-nous un peu découverts nous-mêmes ! . . .

— FIN —

## EN GUISE D'ADIEU

---

*Mon pauvre Franc-Nohain,  
Tu meurs en terre parisienne,  
Après un voyage aux terres laurentiennes!  
C'est un coup vilain  
De Sa Majesté le Destin!  
Tu viens de quitter la Nouvelle-France,  
A peine en ton pays, tu repars,  
Mais ce départ  
Va te conduire vers cette France éternelle  
Où ton ancêtre Ronsard  
Doit chanter des sonnets à quelque jouvencelle,  
Où Villon doit enfile la venelle!*

*Mon brave Franc-Nohain,  
Tu vas retrouver ton copain,  
Le charmant bonhomme de l'Aisne,  
Cet exquis Jean de La Fontaine.  
Tu ne t'ennuieras plus jamais,  
Ayant enfin rejoint tous ceux que tu aimais.  
Ta verve spirituelle,  
Ton esprit délicat et amusant  
Feronc encore des ribambelles  
De vers tout pleins de sel éblouissant,  
Mais ces chefs-d'œuvre, Maître,  
Nous n'aurons pas l'heur de les connaître!*

*Ton talent pétillait comme un verre de vin  
Qui nous grise par ses qualités ancestrales,  
Et l'on croyait en lisant tes bouquins  
Voir un feu de Bengale  
Traduit en verselets français par un Latin!  
Ton départ nous fait une immense peine,  
Franc-Nohain, fils spirituel de La Fontaine,  
Nous nous souviendrons que tu vins  
Nous bonjourer avant le grand voyage.  
Nous sourirons au lieu de pleurer, car les sages  
Ne doivent offrir à ton deuil qu'un seul hommage:  
C'est d'arroser d'une coupe de vin  
Le lecture de quelques pages  
De ce copain  
De Franc-Nohain.*

JACQUES PAULET.